

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
Livres

Champigny

expose

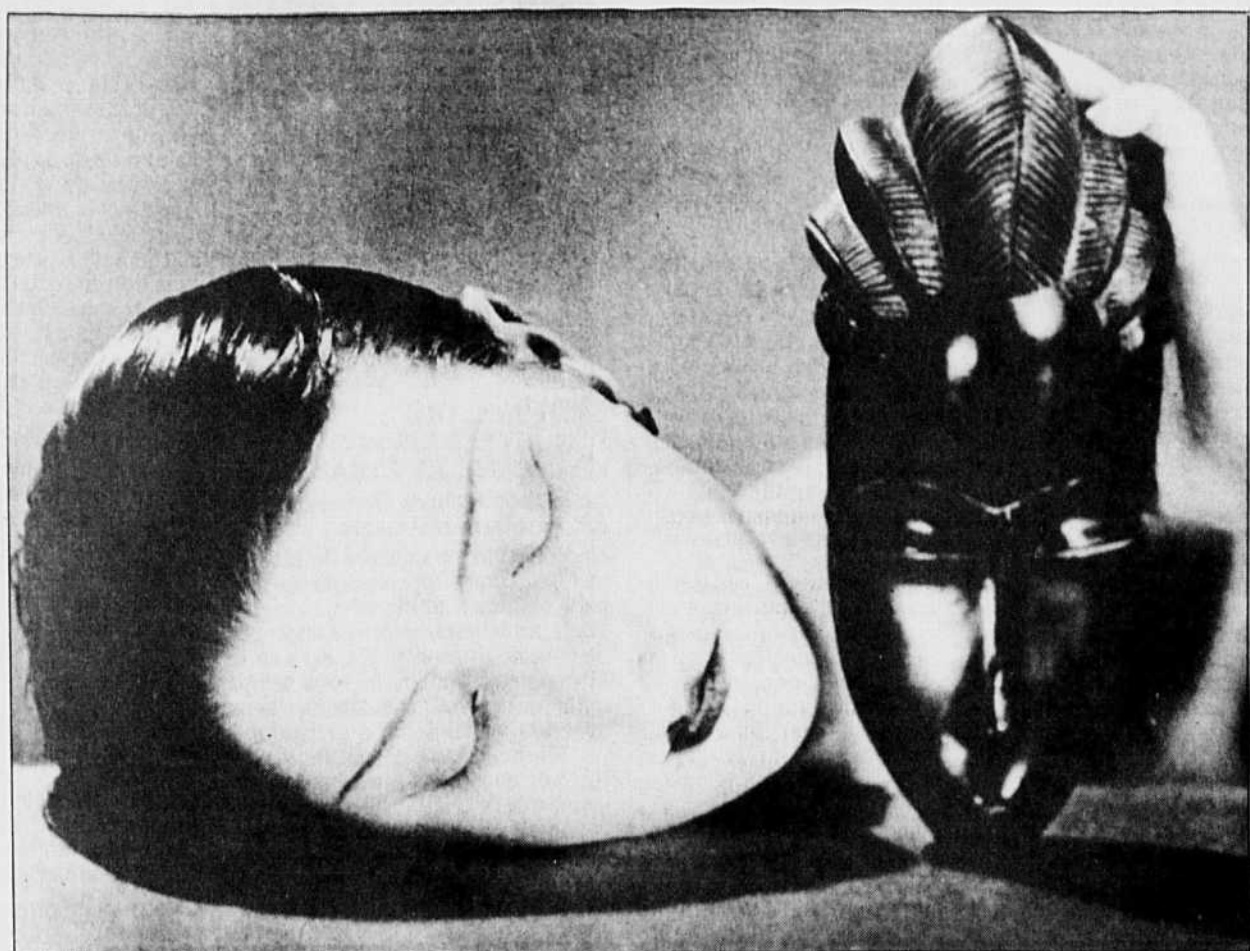
CERJ LALONDE

ACRYLIQUES GRAND FORMAT

4380 St-Denis, MtL, Qc H2J 2L1 Tél. 844-2587

Le Devoir, samedi 6 juin 1992

Quand la moitié de l'humanité



Noire et Blanche, photographie de Man Ray, 1926.

se met à table

HISTOIRE DES FEMMES

Le XXe siècle
Sous la direction
de Françoise Thébaud,
5e volume-dossier d'une collection
traitant des femmes en Occident
dirigée par Georges Duby et
Michelle Perrot, paru chez Plon
1992, 638 pages.

Marie Laurier

P OUR apprécier cet ouvrage de prime
abord austère avec sa taille de diction-
naire, on peut tout d'abord le feuilleter
négligemment, le parcourir dans l'or-
dre et le désordre, consulter l'index et
les notes qui l'accompagnent, regarder
les illustrations...

Bref y aller par petites doses,
guidé par le hasard.

Tenez, en plein milieu, page 314, je tombe sur

une magnifique photo de Mademoiselle Chanel
prise en 1937. Et pourquoi parle-t-on de cette
grande prêtresse de la mode? Pour nous raconter
comment les femmes ont vu s'ouvrir devant elles
de nouvelles avenues et qu'elles ont été admises
dans les circuits professionnels de l'art. Et mine
de rien, on finit par lire tout le chapitre 12 con-
sacré aux femmes, aux images et leurs représen-
tations. Et on veut en entreprendre un autre.

Et c'est ainsi que le lecteur s'approprie lente-
ment mais sûrement à la découverte ou le rappel
de cette gigantesque fresque de l'histoire des fem-

Voir page D-3 : La moitié

YOLANDE COHEN

Un Québec de femmes

Odile Tremblay

P UBLIÉ CHEZ PLON, *Histoire des femmes*, qui
boucle sa boucle avec un
cinquième tome *Le XXe
siècle*, est une oeuvre de
très grande envergure
ayant mis 68 rédacteurs à
contribution. Dirigé par
les Français Georges Duby et Mi-
chelle Perrot, le projet, avec ses ca-
rences (la plus criante : un focus sur
le seul Occident) ose pour la pre-
mière fois questionner la petite et la
grande histoire pour mieux cerner,
de l'Antiquité à nos jours, le rôle et la
place qu'ont joué et occupé des fem-
mes. « Pendant longtemps, elles ont
été laissées dans l'ombre de l'Histoire »,
conclueront les chercheurs. Le XXe
siècle est un pan crucial de l'oeuvre,
puisqu'il a vu, sinon éclater, du moins
se transformer la place ce que de Beauvoir
appelait « le deuxième sexe », alors que
le suffrage universel, le féminisme, la pilule
repoussaient les limites sociales du
« féminin ».

Or, avec ce cinquième tome, pour
la première fois, une Québécoise partici-
pait au collectif. Yolande Cohen
est professeur d'histoire à l'UQAM,
spécialisée en histoire des femmes.
Elle signe dans l'ouvrage le chapitre
18 *Le féminin au féminisme - l'exem-
ple québécois*. L'historienne est d'ori-
gine juive marocaine. Là réside, m'ex-
plique-t-elle, son intérêt pour un
sujet bizarrement névralgique au
cœur de plusieurs Québécois de sou-
che (Québécoises, surtout) : J'ai
nommé les Cercles des fermières.
En effet, nombreux sont les intellec-
tuels à renier l'apport de ces groupes
féminins ruraux, souvent associés
dans leur esprit à l'extrême droite,
au goupillon et au duplessisme. En
90, Yolande Cohen publiait au Jour
Femmes de parole, ouvrage témoi-
gnant de la vitalité de ces associa-
tions.

Sa contribution à *Histoire des fem-*



PHOTO JACQUES NADEAU

Yolande Cohen

mes porte la couleur de ces recher-
ches antérieures, puisque Yolande
Cohen s'attarde sur le rôle des asso-
ciations de femmes rurales dans la
province d'avant 1970. Elle nous dé-
montre à quel point le Québec est un
bel exemple de l'évolution des rôles
féminins à travers le siècle. Chez
nous, les femmes nées avant 1897 en-
fantaient en moyenne 8,5 fois. Nées
en 1915, elles ne mettaient plus que
4,3 enfants au monde. Au cours des
années 70, le taux de fécondité tom-
bait à 1,45, alors qu'elles envahis-
saient parallèlement le marché du
travail. La révolution tranquille fut
peut-être avant tout celle des fem-
mes.

Dans son analyse, Yolande Cohen
n'a pas voulu remonter le cours du
suffragisme, pas plus qu'elle n'a pré-
tendu raconter in extenso l'histoire
de la Québécoise moderne. Il lui fal-

Voir page D-3 : Cohen

Mais que fait donc Fred ces temps-ci ?

Pierre Lefebvre

I L Y A longtemps qu'on n'avait entendu parler
de Fred. Les mauvaises langues affirmaient
qu'il n'avait plus rien à dire et les autres se
désolaient. Pourtant, le créateur du *Petit cir-
que*, de *Philémon* et du monde des lettres de
l'océan Atlantique ne chôme pas, et il est en-
core loin de la retraite. Fred s'est seulement
éloigné, ces derniers temps, de la bande des-
sinée. « Je ne l'ai tout de même pas abandonnée, mais
dernièrement, le cinéma m'a accaparé, et c'est un do-
maine qui m'intéresse de plus en plus. Je viens de ter-
miner 35 courts-métrages, et d'écrire un long-métrage.



Ci-haut, Fred. À gauche et à droite, deux pages tirées
du *Journal de Jules Renard* lu par Fred.

J'ai été déçu par l'édition, les diffuseurs et les libraires.
De purs commerçants, souvent, qui font marcher ce qui
marche déjà, et ne poussent pas le reste, parce que les
efforts, les risques pour eux... Bon, enfin, cela m'a un
peu dégoûté, d'où mon détour par le cinéma. J'attends
comme ça d'avoir de nouveau envie de dessiner. Je des-
sine pour moi, mais n'éprouve pas pour le moment le
besoin de refaire des albums, à cause justement des li-
braires, et puis des services commerciaux des éditeurs
qui sont au-dessous de tout et refusent de pousser ce qui
est moins commercial. Alors, moi je préfère aller me
promener ailleurs.

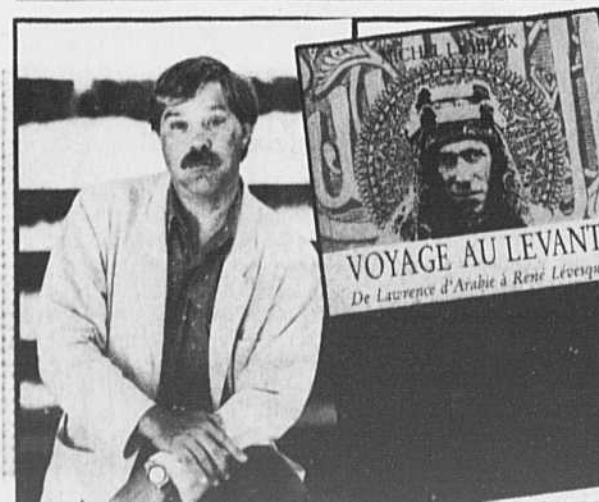
Comme beaucoup d'artistes, Fred n'aime pas tel-
lement s'étaler sur les projets en cours, ou récemment
terminés. Il précise seulement que ses courts-métrages
ont été réalisés par Daniel Vigne (*Le retour de Martin*

Guerre) Gérard Zingg et Jacques Rouffio. « Mes courts-
métrages forment des séries de cinq, chacune basée sur
un thème, ou un mot, comme le ciel. Alors à partir de ce
mot, j'en ai choisi cinq autres, les nuages, par exemple ou
l'étoile, etc. qui m'ont chacun inspiré un conte. Il y a une
série sur l'eau, et puis une autre sur le temps, puis une
sur l'argent, etc. ».

Le cinéma exerce une grande fascination, depuis quel-
ques années, sur les auteurs de bandes dessinées fran-
çais. Gérard Lauzier (*Tranches de vies*), Martin Verron
(*Bernard Lhermitte*), Enki Bilal (*La femme piège*), en-
tre autres ont tous fait un petit saut du côté du septième
art, avec plus ou moins de bonheur, il faut le dire. Pour
ses débuts, Fred a eu la sagesse de se cantonner au tra-
vail de scénariste. « Entre écrire pour la bande dessinée,

et écrire pour le cinéma, il y a autant de similitudes que
de différences. Quand j'écris pour la BD, je dessine les
scénarios. Tandis que pour le cinéma, je me refuse toute
intervention graphique, écrivant à la machine pour ne
pas influencer le réalisateur avec ma vision, mes propres
angles de vue etc... Mais même si je me contente d'é-
crire, j'ai quand même une vision particulière de la scène
que je raconte, la décrivant avec précision au préalable,
comme au théâtre. J'écris : il y a deux types assis au bar
d'un bistrot comme ça qui attendent un sandwich, pa-
! ils entament une conversation, le premier dit : tatata
puis le second : tatadadam. Bref, l'atmosphère est tou-
jours bien campée, et les dialogues aussi, même si je ne
dessine pas du tout. »

Voir page D-2 : Fred



Un livre étonnant

VOYAGE AU LEVANT de Lawrence d'Arabie à René Lévesque

Michel Lemieux

Dans cette dérive au Levant, terre de prophètes, de chaleur et de tension,
les destins s'interpellent: celui de René Lévesque prend une place inattendue,
à côté de Lawrence d'Arabie. Un texte vif, haché par les souvenirs personnels
et par les collisions de temps et de civilisations. Des pages d'une grande sensibilité.

En vente en librairie

Les éditions du Septentrion

1300, av. Maguire

Sillery (Québec)

G1T 1Z3

le plaisir des Livres

Le choc amoureux de la lecture



Odile Tremblay

Entre les lignes

LES JEUNES ne lisent pas, dit-on. Ou mal. Leur culture littéraire se nourrit de bd, de romans d'amour, de science-fiction. Surtout pas de grande littérature. Un phénomène qui dépasse le cadre de l'Amérique du Nord. La France est touchée et s'alarme de ce que les achats de volumes des 20 à 24 ans n'ont cessé de décroître en dix ans. Au Québec, une étude récente effectuée auprès d'étudiants de premier cycle universitaire démontre que le tiers d'entre eux ne lit que durant l'année scolaire et que, soit paresse soit manque d'intérêt, la moitié n'effectue que des lectures obligatoires. En cette ère d'audio-visuel, le mal de lire, disent les alarmistes, ne connaît plus de frontières.

Mais les statistiques étant faites pour être démenties, un petit ouvrage publié chez Gallimard vient mettre en lumière le rapport intime, privilégié et extrêmement riche qu'entretiennent certains jeunes avec la littérature. Au dernier salon du Livre de Paris (une heureuse initiative dont on gagnerait à s'inspirer ici), le journal Télérama lançait un concours à l'adresse des 16-22, leur suggérant d'écrire à leur auteur préféré. Sur les milliers de réponses reçues, quatre-vingt lettres sont réunies et publiées dans *Lettre à l'écrivain qui a changé ma vie*.



« À qui peut-on dire lorsque l'on a vingt ans, que Madame Bovary c'est peut-être Flaubert mais que c'est peut-être aussi soi-même ? Que l'Étranger de Camus est plus proche de soi qu'un frère, que le destin de Lalla, fille du désert, ressemble à celui de cette jeune fille émigrée qui se sent si seule au fond d'une classe de seconde ? », demande le préfacier. « L'homme lit parce qu'il se sait mortel », écrivait Daniel Pennac. Cette fin ultime de la littérature, et de toute forme d'art, qui est la rencontre de deux

intimités, de deux solitudes, l'une grandissant de se mirer dans le miroir de l'autre, trouve son écho dans ces témoignages passionnés qui parlent de révélations, de coups de foudre littéraires. « Votre oeuvre et vous se confondent en moi, dira une Anouck de 15 ans à Aragon. Comprenez donc ! Il me semble que vous exprimez ce que je ressens sans jamais avoir su le dire, et c'est tellement plus beau que ce que je rêvais... » « Vos pleurs ont consolé les miens comme personne ne l'avait jamais fait. Vous m'avez fait partager l'enivrant sensation d'avoir l'étrange et inquiétant sentiment d'être seule au monde à connaître certaines choses », confiera Lisa à Paul Éluard.

On est à mille lieux de la froide analyse de texte d'un travail scolaire, à mille lieux aussi de l'enseignement académique que des professeurs avaient pu leur déverser. Ces jeunes témoignent de rencontres fulgurantes dont ils ne sont pas sortis indemnes, mais grandis, bouleversés, touchés par la grâce de la littérature. Ils s'expriment souvent dans une langue très poétique, avec parfois une rare pénétration de l'oeuvre, même dans les zones grises qui la dépassent et où le travail de réécriture du lecteur commence. « D'abord tu m'as appris ceci, explique Yann à Jorge Luis Borges : la vraie lecture commence une fois le tome refermé sur sa dernière page. Le texte, prisonnier alors, lance un appel à l'esprit, qui s'éveille et compose le dernier chapitre capital et invisible, celui que l'auteur n'osa jamais oser ».

Les 80 épitres retenues s'adressent aux plus grands écrivains. À Proust,

à Pascal, à Colette, à Claudel, à Balzac. Sans doute par choix du jury qui privilégia les classiques. Ce qui donne un éventail des grands noms de la littérature mondiale et un florilège d'oeuvres majeures. Le goût de la lecture peut sans doute être apporté par des écrivains de second ordre, mais les chefs-d'oeuvre n'ont pas fini de féconder les imaginations. « Depuis vous, madame, j'ai cent ans et je n'ose plus écrire. Alors laissez-moi vous dédier un à un tous mes livres blancs. Un jour peut-être, il sera midi et je perdrai votre ombre... », confie Natacha à Marguerite Duras. Vos mots purs me tenaient ».

Ces rencontres capitales avec une écriture sont souvent le fruit du pur hasard. Un ami, un parent suggère une lecture, on accroche sur une signature, un titre, on feuillette quelques pages, on est gagné. « Un soir de déchirure, je vois à prise par lâcheté — au hasard, comme on prend un otage. Le livre dépassait légèrement, la couverture était glacée, blanche et lisse, sans traces, comme inviolée. » ou « À quatorze ans, je découvris ton *Crime et châtiment* au cours de vacances pluvieuses ». Ou bien encore, tout banalement, la découverte se fait sur les bancs d'école, comme l'évoque une Isabelle de 17 ans que ses compagnons de classe conspuent pour avoir survécu à la lecture du *Père Goriot* par le professeur : « À ceux qui ne comprendront jamais, je dirai : on m'a forcée à lire Balzac et on a bien fait ».

☆☆☆

Lettre à l'écrivain qui a changé ma vie, Gallimard, 1992, 156 p.

LA VITRINE DU LIVRE



DICTIONNAIRE DES LITTÉRATURES FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE
Dirigé par Jacques Demougin
Éd. Larousse, 1861 pages

La Bible des passionnés de littérature. Par ordre alphabétique de thèmes, d'auteurs et d'oeuvres, cet ouvrage ambitieux ne se contente pas de cerner les aspects majeurs de la littérature mondiale de tous temps mais se penche aussi sur ses liens avec les autres formes artistiques. Ici, Michel Tremblay côtoie Victor Hugo et on y traite aussi bien de cubisme que de bhakti indienne. Cet ouvrage de référence par excellence contient en annexe une sélection de bibliographies qui fait presque 100 pages.

QUÉBEC 1992

Françoise Viau et René Viau
Éd. Voyageurs du monde, 197 pages
Écrit tout d'abord à l'intention des Français, ce guide touristique reprend en introduction les mythes canadiens chers à nos cousins d'outre-atlantiques : nos grands espaces verts, nos rudes hivers, etc... Amusante sélection d'informations en vrac sur le Québec. On y présente entre autres Jean Chrétien en ces termes : « politicien bagarreur et pragmatique, à la rhétorique colorée, ex-lieutenant de l'ancien Premier ministre fédéral Pierre Elliott Trudeau ». La seconde partie, plus substantielle, rejoindra davantage le Québécois qui veut partir à la découverte de sa province cet été. Il y trouvera un bon carnet d'adresses et d'idées de sorties.

MONTREAL EN MÉTRO

Claude Morneau et collaborateurs
Éd. Ulysse, 287 pages
Les Éditions Ulysse tentent de nous ouvrir les yeux sur les beautés architecturales et artistiques des 65 stations de métro du réseau montréalais. Qui a déjà remarqué l'histoire de la musique sur verrière signée Frédéric Back au métro Place Des Arts ? Et cette énorme colonne d'ordre ionique au métro Du Collège ? Ce guide offre deux types d'évaluation : la première juge de la qualité

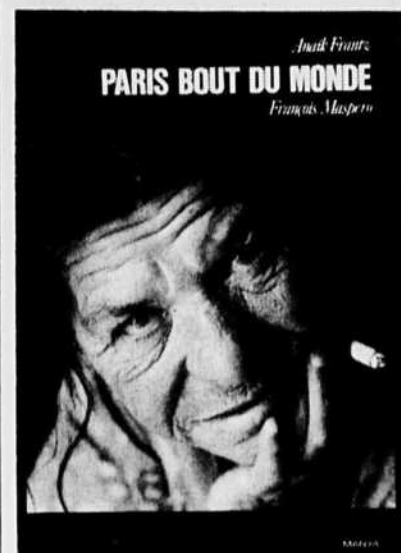
architecturale d'une station donnée et la seconde cerne l'intérêt de sortir des tunnels pour visiter les environs. Bref, un petit guide original qui offre un bon coup de main à la STCUM dans la valorisation de ses services !

MA TERRE, MON ÎLE

Janet Frame
Éd. Les Belles Lettres, 228 pages
La célèbre romancière Néo-Zélandaise raconte dans son autobiographie l'enfance difficile qui fut sienne. Issue d'une famille pauvre, Janet Frame se souvient avec émotion de la noyade de sa soeur, de ses années scolaires, de la vie familiale perturbée par les crises d'épilepsie de son frère. Elle adopte un ton très personnel, adapté au langage enfantin - parfois comique, parfois dramatique mais toujours émouvant. En résumé, on y retrouve les étapes qui l'ont menée à se replier toujours davantage sur elle-même et à trouver refuge dans l'écriture.

MISSION MONTRÉAL

Les congrégations religieuses dans l'histoire de la ville
Musée David M. Stewart
Éd. Fides, 157 pages
Par secteurs d'activités des congrégations religieuses (éducation, santé, orphelinats...), ce livre couvre l'oeuvre et la contribution des Jésuites, Sœurs de Ste-Croix, Sulpiciens pour n'en nommer que quelques-uns. Les photos d'époque évoquent souvent des événements dramatiques dans l'histoire du Québec (épidémies de grippe espagnole et de typhus, par exemple) et illustrent la place de choix des communautés religieuses dans la vie sociale d'autrefois.



PARIS BOUT DU MONDE

Photos : Anka Frantz
Texte : François Maspéro
Éd. Manya, 90 pages
Un Paris très différent que nous offrent Anka Frantz et François Maspéro. Oui, la Ville-Lumière a aussi ses itinérants, ses gitans et ses familles pauvres. Les quelque 70 photos en noir et blanc, toutes des portraits, traduisent la misère de ces marginaux parisiens et les textes de Maspéro en disent plus long sur leurs préoccupations quotidiennes.

— L.L.

LA VIE LITTÉRAIRE

Louise Leduc

LES MONTRÉALAIS qui ne peuvent voyager cet été pourront quand même aller se dépayser sur les quais du Vieux-Port où l'on recréera l'atmosphère des bords de Seine par un marché de livres. 40 éditeurs, libraires et antiquaires du livre se transformeront du 10 au 26 juillet en bouquinistes et présenteront leurs nouveautés, livres d'art, gravures, éditions de collection, etc.

À cette manifestation culturelle se grefferont des activités parallèles telles que des ventes aux enchères de livres et des concours de lecture rapide, le tout se déroulant au son des orgues de barbarie, et des accordéons.

Pour un avant-goût de ce Paris version montréalaise, il s'agit de se rendre du 16 au 19 juin prochains, entre 17h et 19h, au square Berri.

Littératures actuelles

Au programme de cette émission de la station FM de Radio-Canada

présentée le 7 juin prochain à 14h30, figurent un portrait de l'écrivain autrichien Heimito Von Doderer (les Démones), une lettre de Paris de Louise Cotnoir et un entretien avec René Depestre. La chronique de Claude Blouin portera sur Café turc (Jakob Arjouni) et sur Félicité (Akif Pirinçoi). Au cours de la deuxième heure, Suzanne Giguère recevra Frédéric Jacques Temple.

Anthropologie et société

On y consacre le dernier numéro aux pouvoirs de l'image. Le premier article, signé par McLaren et Hammer traite de l'utilisation des techniques de transmission de l'image à la télévision pour des fins idéologiques. À titre d'exemple, on élabore sur la présentation visuelle des nouvelles télévisées durant la Guerre du Golfe, principalement au réseau CNN.

Congrès Durrell du 1er au 4 juillet

Pour la première fois, le congrès

biennal « On miracle ground » se tiendra en terre européenne, au Palais des Papes d'Avignon. Les conférenciers - parmi lesquels David Gascoyne, poète surréaliste et Michel Dion, membre de l'Académie française - analyseront *Le Quatuor d'Alexandrie*, de Lawrence Durrell, publié entre 1957 et 1960. Le congrès se terminera par une visite de Sommières, le dernier domicile de Durrell que son épouse a transformé en centre de recherches pour spécialistes de l'oeuvre de Durrell.

Événement

« Je bande dessine en direct »

Les amateurs de bandes dessinées seront ravis d'apprendre que 24 auteurs réaliseront chacun une planche en direct aux Fousfoues Électriques, dimanche le 7 juin, planches qui seront par la suite vendues aux enchères. La soirée commence à 20h. Les billets achetés à l'avance coûtent 6\$ et ceux achetés à la porte sont à 8\$.

Guides verts

UN REGARD SUR L'AMÉNAGEMENT PAYSAGER

Comment choisir ses plantes et entretenir ses végétaux
Guyline Gillet-Cimon, Micheline Gillet-Desmartis, Christine Cimon, Martin Desgagnés, Éditions Multi Mondes, 1992.

LES ARBUSTES

Tome III du *Guide des végétaux d'ornement pour le Québec*, Bertrand Dumont, Éditions Broquet, 1992.

COMMENT FAIRE DU COMPOST CHEZ SOI

Les Publications du Québec 1991.

Denyse Bellerose

FAIRE POUSSER quelques plantes est une tâche relativement simple mais aménager tout un terrain peut s'avérer un véritable casse-tête. L'improvisation en cette matière donnant rarement de bons résultats, mieux vaut donc mieux planifier.

Un regard vert sur l'aménagement paysager : comment choisir plantes et entretenir ses végétaux rappelle les grands principes qui doivent guider l'aménagement paysager. Ce livre propose en outre des solutions qui font surtout appel à des végétaux, à des ensembles floraux et de plantes d'ornements, plutôt qu'à des structures de bois ou de métal, aussi lourdes qu'impersonnelles. On ne trouve pas dans ce livre une liste exhaustive des végétaux disponibles mais plutôt des suggestions d'agencements intéressants.

Mais si vous avez le goût d'aller à l'aventure avec des arbustes plus rares, consultez le tome III du *Guide des végétaux d'ornement pour le Québec*, intitulé *Les arbustes*. Il fournit de précieuses indications sur plusieurs végétaux de jardins. Cet ouvrage fort utile présente des fiches abondamment illustrées décrivant les caractéristiques, les exigences et la manière d'utiliser chaque plante.

Finalement, plutôt que d'acheter un broyeur à déchets, ce montre qui transforme les cours d'eau en poubelles infectes, compostez plutôt les végétaux à la maison. Les Publications du Québec viennent de lancer à ce sujet *Comment faire son compost chez soi* qui permet en quelques pages de s'initier à un art aussi ancien que facile.

◆ **Fred**

« La mise en scène me tente aussi, mais je verrai ça un peu plus tard. Pour l'instant, je me sens humble dans ce domaine, ne connaissant pas suffisamment la technique pour m'embarquer dans un film. C'est un autre truc quoi ! L'écriture, ou le dessin, oui, je suis sûr de moi. Mais pas en cinéma. Bref, je ne sais pas si je m'y lancerai un jour mais ça m'intéresse beaucoup ».

Il n'y a pas que le cinéma qui intéresse Fred. La littérature aussi. Son

UNE FOIS, UN JOUR

Erri De Luca
Traduit de l'italien par Danièle Valin
Paris, Verdier, 1992, 85 pages
Hervé Guay

LES ENFANCES engendrent des livres, c'est bien connu. Les souvenirs rassemblés, photos, lettres, vieux papiers, débute la remontée du temps, tantôt lumineuse, chaude, tantôt déchirante et heurtée. Puis l'on feuillette les pages qui en résultent. Et s'il est rare que le décor coïncide, comme dans le théâtre de boulevard, les héros, les situations se répètent. Quelques péripéties en moins, quelques soubresauts en plus, les fibres sont là en nous prêtes à vibrer devant ces commencements qui ont filé.

Erri De Luca ajoute son enfance napolitaine à la liste. À situer du côté des balbutiements gauches, lents. Italie aidant, la mère à qui s'adresse le récit comme une dernière prière. Entendue ? Pas si l'on en croit le narrateur pour qui la distance subsiste toujours entre eux deux.

Rien qui n'étonne dans ces pages. Naples après la guerre, une vie simple. Des parents impécunieux, qui avaient connu des jours meilleurs, souffrent de petits maux. « Ils furent un couple incapable de donner une

soirée. »

Idem pour le bambin. Il bégaye. Il se tait. Pour écrire plus tard, semblait-il. S'il s'agissait d'un comédien, on pourrait dire de lui qu'il s'exprime avec une voix blanche. Il est appliqué comme il l'était à la nage petit. « Je surveille mon style pour éviter qu'il ne se gâte. »

Il y a toutefois quelques percées dans cette narration économe où la pudeur réprime mieux qu'elle ne révèle. Ainsi cette scène dans laquelle le petit demande à son papa : « Pourquoi l'attente existe-t-elle ? ». Or, c'est plutôt l'exception que la règle chez De Luca, car une nostalgie lancinante et blafarde ternit l'ensemble.

Pas que l'auteur manque de courage. Il en a. Il ne s'est pas embelli, il s'est même rendu un tant soit peu rebutant à force de tares et de silences. Mais il est à court de matière, outre que le temps fuit, qu'on meurt autour de lui, qu'il révèle sa maman qui ne lui rend pas assez.

Est-ce suffisant de ne pas avoir été aimé autant qu'on l'aurait voulu ? Sans doute. Mais il subsiste quelque chose de pitoyable dans ce livre en forme de requête de De Luca, lequel nous justifie presque la froideur de la mère devant ce garçonnet qui met mal à l'aise. Tenir à distance, du moins, l'écrivain le fait-il aussi en se racontant.

sées, des réflexions, des choses qu'il notait et qui correspondaient à mon état d'esprit, des trucs que j'aurais bien voulu écrire moi-même. Voilà pourquoi j'ai intitulé cela *Le journal de Renard* par Fred. Parce que j'y allais selon l'inspiration. Une phrase m'emballait et puis hop, je construisais quelque chose à partir de ça. Ça n'a rien d'un journal suivi. Plutôt des extraits qui viennent d'un peu partout, j'ai picoré quoi ».

De toutes les adaptations que la bande dessinée nous a données de la littérature, *Le journal de Renard* par Fred est l'une des plus fortes. Car davantage qu'un travail d'adaptation, c'est à l'amour d'un lecteur que nous avons ici affaire. « Je voulais surtout ne pas trahir Renard, rester bien vigilant en respectant ce que moi j'ai ressenti à la lecture de ce journal. Si Renard avait pu lire cette interprétation-là, j'espère qu'il n'aurait pas été déçu. Mais enfin on ne peut jamais savoir... surtout avec lui ! »

Dénatalité, vieillissement de la population, récession, chômage, violence...

Vous en avez assez?

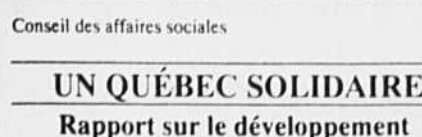
Alors lisez le dernier rapport du Conseil des affaires sociales.



25 \$
Agir ensemble suggère des pistes de solutions, des actions à entreprendre afin de relancer l'ensemble du Québec sur la voie du développement.



17 \$
Deux Québec dans un propose une nouvelle vision du développement global, axée sur la croissance démographique, sociale et économique, sans création d'inégalités.



25 \$
Un Québec solidaire propose l'établissement d'un nouveau pacte social dont le but ultime est l'amélioration des conditions de vie des citoyens et des citoyennes du Québec.

La série est offerte à un prix spécial de 53,60 \$

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur
Gaëtan Morin Éditeur, C.P. 180, Boucherville (Québec), J4B 5E6
Tél.: (514) 449-7886 Téléc.: (514) 449-1096



Le plaisir des Livres

MODESTE TAILLEFER

Claire Tourigny
Récit, Montréal, L'Hexagone,
1992, 68 pages.

Jacques Allard

CE RÉCIT paraît d'abord assez conventionnel. Écrit à la troisième personne, par un narrateur compatisant (sans ironie ou humour, mais ne se gênant pas pour prendre ses distances), il raconte l'histoire d'un simplet plutôt que d'un Modeste. Chez lui, la carence de l'esprit l'empêche en effet sur la modération. Mais voilà (c'est l'argument narratif principal) : à 32 ans, cet orphelin, d'abord obsédé par les chiffres (qu'il dessine même dans ses loisirs) et, à un moindre degré, par les seins de Corrine, sa collègue de la banque, passe tout à coup de sa folie douce au délire meurtrier, en résumé : du stylo au stylet. L'événement déclencheur : l'écoute du fameux Adagio d'Albinoni, à la radio, lors d'une visite chez la tante Mathilde qui l'a élevé. À partir de ce moment, s'ouvre, pour lui et le lecteur, la route du rêve et des eaux profondes, si chère à Anne Hébert. C'est à ce moment que ce récit commence à intéresser car on y retrouve la route du *Torrent* intérieur où gronde la passion folle de François Perrault ou encore celle des *Fous de Bassan* où s'enfoncent Olivia de la haute mer, au pays du kelp

et de *La petite sirène*.

Dans les eaux troubles d'un désir enfantin se révèlent en effet, pour Modeste, les paysages engloutis et surtout la femme-arbre sur qui il gravera, au couteau, le chiffre fatal : un deux dédoublé, envers et endroit dont le face à face dessine la forme d'un cœur. Son rêve aqueux, il le transportera dans la vie où virevolte Corrine, le Modeste devenant alors Taillefer ou, plus justement : taille-chair.

Vous voyez le travail ? À travers une narration aussi onnisciente que traditionnelle s'écrit avec justesse l'amour qui tue. On n'y retrouve pas pour autant la poésie propre à l'auteur qui vient de publier *L'enfant chargé de songes* (Seuil). À chacune son style. L'éditeur a évidemment beau jeu de parler, en quatrième de couverture, d'un récit qui « ne suit aucune mode ». Est-ce pour compenser qu'il ira jusqu'à dire que Modeste, ce « personnage inoubliable », « pourrait avoir été imaginé par Kafka dans ses accents pathétiques, ou par Nina Berberova, dans la puissance de la narration » ? Le recours à l'inventeur de Grégori Samsa (*La métamorphose*) et de Joseph K. (*Le procès*), comme le renvoi à l'art narratif de la célèbre romancière russe, risquent de peser un peu fort sur le texte de C. Tourigny.

Bien sûr, on peut penser au petit monde des employés cher à l'écri-

Claire Tourigny Modeste Taillefer

Récit



• L'Hexagone

vain de Prague, puisque Modeste, comme Joseph K. travaille dans une banque. Mais ensuite ? La pudeur conviendrait sans doute mieux au discours éditorial, surtout dans ce simple appareil de la couverture. Comparons plutôt le comparable, même s'il est actuellement moins vendeur, souvenirs-nous de *L'Alexandre Chenevert* (1954) de Gabrielle Roy, puis surtout de Chayer,

l'arithmomane de Bessette (*La Comensale*, 1975), puisque l'arrivée d'une troublante calculatrice chez ces solitaires praticiens de chiffres leur est commune.

Glissons sur la branlette des malades du chiffre même si ce Taillefer pourrait bien illustrer mieux que d'autres la célèbre théorie freudienne. Et reconnaissons à l'écriture de ce récit dépouillé son efficace narrative. Les moyens sont accordés au sujet : simples, parfois subtils, assez maîtrisés. On aura deviné les jeux légers (et par là agréables) sur le signifiant : Modeste Taillefer (hypospade ? impuissant ?) n'est qu'un « gosseur », un autre artisan de l'inutile ; Corrine a des « r » qui lui donnent du corps (en signalant, même graphiquement, deux seins obsédants) et déjà, par là, trop de cœur (cor, en latin).

Tout cela convient donc à un Modeste magnétisé moins par les chiffres que par leurs formes et leur lisibilité. On le voit encore dans le tourbillon des six et des neuf qui naissent dans l'eau du lac où il se promène ; ou encore dans la parenté relevée du quatre et du sept, les ronds de huit ; et surtout, évidemment, dans le retournement du deux, puisque ce symbole par excellence de l'amour tuera, provoqué par la scie musicale d'Albinoni. Qui s'intéresse au discours amoureux contemporain retrouvera donc à travers ces divers jeux l'un des extrêmes du pa-

radigme occidental : loin l'amour sauveur (si cher à *Angéline de Montbrun*), on est dans l'ombre du pénis tueur (le chéri, lui, de quelques discours féministes). L'absence de toute religion paraît à nouveau frappante : est-ce pour cela qu'on est encore (comme dans la *Maison rouge du bord de mer*) confiné à un rite mortel ?

L'amateur de roman se dira enfin que ce récit aurait pu aussi avoir quelques idées. Un peu plus de mystère, ne fût-ce qu'en jouant, par exemple, sur la science des nombres et de leurs vertus dites occultes. Ce Modeste aurait pu avoir au moins la culture populaire de sa manie, être cet adepte de la numérologie que peut devenir le manieur de chiffres : il aurait paru moins étroitement bête tout en n'étant pas moins fou... Dieu sait que, dans le Québec actuel, on ne manque pas de modèles pour les « ésotériques ». Et puis, le recours à la calculatrice fait un peu curieux, dépassé : il date en fait le récit en le situant à l'apparition des premiers éléments de la bureautique. Claire Tourigny a, semble-t-il, continué d'écrire depuis ce jour de 1962 où elle a remporté le concours des Jeunes auteurs de Radio-Canada, avec une dramatique intitulée *La crue*. Si elle a raison de revenir à la publication (en puisant dans ses réserves ?), elle devrait prendre garde : même hors mode, un récit est toujours de son temps.

Errances et souvenirs

VOYAGE AU LEVANT

De Lawrence D'Arabie
à René Lévesque,
Michel Lemieux
Québec, Septentrion, 1992, 384 pages.

André Girard

UN JOUR, un homme qui se déplaçait dans la mouvance politique québécoise depuis le milieu des années 60, décide de tout quitter. Les mémos en trois copies, les téléphones compulsifs et les photocopies à tri accéléré. En camionnette Volkswagen, accompagné de deux femmes, il ira de la Grèce à la Turquie, de la Syrie vers Israël et l'Égypte. Il se dit errant, d'allégeance bouddhiste (quoique cette tangente de l'esprit reste succinctement floutée), quand de l'allégeance n'est retenue que l'écharpe.

C'est donc vers les pays du Proche-Orient, ou plutôt du Levant, « selon une appellation élégamment désuète : moins eurocentriste », que Michel Lemieux répondra aux appels du grand large. Nourri de multiples lectures, des récits de voyageurs l'ayant précédés, sa route entrecroise celles des Loti, Lamartine, Miller, Durrell, des Croisés et d'autres, avec en figure de proue Lawrence d'Arabie. Par trop souvent, il



recherche à décèler dans ce qu'il voit des vestiges, des traces de ces prédécesseurs. Comme si un sillon tracé d'avance le contenait, duquel il relate avec plus d'aisance les Croisés et l'odyssée du Britannique, escamotant la relation de son voyage personnel.

Un jour pluvieux, intensifiant d'autant plus le crachin des parasites de

la radio à ondes courtes, trois mots et 10 syllabes lui parviennent tant bien que mal : « ... les funérailles de René Lévesque... ». À divers titres, j'ai travaillé 16 ans pour cet homme et ses causes, la moitié de ma vie d'adulte. Quand je confronte mes arrières, ma jeunesse complète s'entremêle avec le cheminement aux côtés de René Lévesque et de la souveraineté-association. De 1969 à 1985 : des dates sèches et une enfilade d'événements.

Dès lors, *Voyage au Levant* devient un hommage au grand homme que fut René Lévesque. S'ajoute donc aux détails et réflexions sur les Croisés et Lawrence d'Arabie, les souvenirs de ces années d'effervescence politique. La figure de René Lévesque s'insinue et participe au voyage de Michel Lemieux, bien que l'on en vient à espérer, à la place, un témoignage détaché de ce voyage au Levant.

L'écueil d'un voyage est de devenir une simple « périple de la sédentarité ». L'écueil d'un récit de voyage est de rester dans les limites d'une relation, et de s'apparenter ainsi et trop à un diaporama ou un passeport tamponné. « Les sensations nouvelles et pénétrantes peuvent seules justifier que nous creusions plus avant les sillons de notre vie ».

une aussi brève capsule tout ce que l'Occident a vécu de soubresauts, de métamorphoses et de remises en question dans l'univers des idées, de la technologie, des inventions, de la libéralisation des mœurs. Et dans un aussi court laps de temps.

Les historiennes ne font que raconter le cheminement des femmes — des plus célèbres aux plus anonymes — qui est en même temps, en filigrane du moins, celui d'une masculinité impossible à occulter dans l'histoire en général des sociétés occidentales. On n'y trouve pas non plus de paramètres comparatifs avec les femmes des pays africains ou asiatiques, cette histoire restant à écrire.

Mais il existe déjà suffisamment de différences de mentalité entre les femmes des États-Unis et de l'Europe par exemple pour que les auteurs de cette *Histoire des femmes au XXe siècle* aient réussi ce tour de force de nous intéresser vivement à la reconnaissance irréversible de ce que fut, est et sera la moitié de l'humanité.

questionner dans notre monde sans dessus dessous.

« Le XXe siècle ne pouvait paraître sans le Québec, dit Yolande Cohen. Tant son apport au féminisme occidental fut important. » Elle connaît Michèle Perrot, co-directrice de *L'Histoire des femmes*, pour l'avoir rencontré dans divers colloques féministes internationaux. « Le réseau France-Québec a également joué. » Du Canada anglais, il n'est pas question dans un ouvrage. Ce volume, nécessairement incomplet, a ouvert des portes sur l'aventure des femmes au XXe siècle. Mais bien des pans restent encore dans l'ombre.

Ectoplasmes

GÉNÉALOGIES

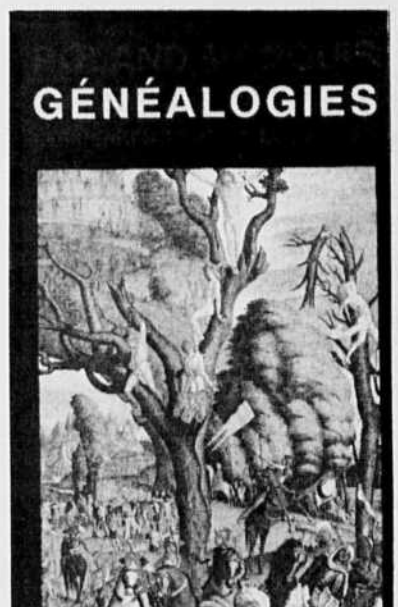
Roland Marquis
Montréal, Les Herbes rouges
1992, 170 pages.

Pierre Salducci

GÉNÉALOGIES, le premier livre de Roland Marquis est un ouvrage bien curieux. Les éditeurs ont classé les 13 textes qui composent le recueil dans la catégorie nouvelles, mais d'emblée cette décision paraît discutable. Certes, chacun est libre d'avoir une vision large de la nouvelle. Néanmoins, le genre exige un minimum de repères. Ne serait-ce que de présenter des personnages précis, de leur faire vivre une situation un tant soit peu élaborée, jusqu'à les mener à subir une transformation minimale (qu'elle soit physique ou morale) permettant d'établir qu'il y a un avant et un après entre le début et la fin de la nouvelle. Or, dans les textes de Roland Marquis rien de tout cela n'existe ou alors exceptionnellement, de façon fugace et quasi involontaire. Ainsi, dans le cas de *Généalogies*, il semblerait plus approprié de parler de « tableaux » ou de « scènes », plutôt que de nouvelles car, vraiment, rien ici ne nous renvoie à ce genre. C'est d'autant plus regrettable que peu de recueils paraissent à l'heure actuelle dans le panorama québécois et que celui-ci n'aidera en rien à réconcilier le grand public avec cette forme littéraire.

Dans *Généalogies*, le lecteur est confronté à des lieux qui n'existent pas et à des individus abstraits qui ressemblent finalement plus à de purs esprits qu'à des personnages de fiction. Il s'agit selon les cas d'un « je » indéterminé, d'une voix qui porte un nom bizarre et inconnu (comme Mamon ou Magda) ou d'une figure limitée à son rang familial (mon frère, ma femme). Ces êtres flous discutent, s'interrogent, se contentent. Mais comment parvenir à s'intéresser à leur questionnement lorsque celui-ci se formule ainsi : « Comment voles-tu quand tu emplies la seconde forme que je te donne en t'écoulant, de cette oreille pointue dont provisoirement je t'amputes ? Dis-moi comment tu voles quand je t'accorde, entre la parole et l'écho, la mémoire de ma paternité ». Par ailleurs, la plupart du temps, ces voix n'appartiennent que très vaguement à un corps et ceux-ci n'ont pas de vie véritablement définie ; ils évoluent sans passé, sans statut concret et sans que l'on apprenne ce vers quoi ils tendent.

Les textes de Roland Marquis ne présentent aucune action, dans le sens ordinaire du terme, pas la moindre tentative de créer une intrigue. Plutôt que des histoires à proprement parler, *Généalogies* propose en fait une série de variations autour de thèmes mystiques (comme l'existence de Dieu ou l'énigme de la création) revus par l'auteur et évoqués à partir de symboles religieux le plus souvent hermétiques. À la lecture des 13 textes du recueil, on parvient néanmoins peu à peu à établir quelques thèmes récurrents qui compo-



sent l'essentiel de l'univers de Roland Marquis. Il est très souvent question par exemple, de prendre femme, d'enfanter, de procréer, de donner ou de recevoir un héritage, d'être père, d'être mère, autant de notions effectivement qui tournent autour du concept de transmission et de généalogie. Pourtant, à trop se vouloir abstrait et coupé du réel, le recueil de Roland Marquis ne parvient ni à interpeller ni à séduire son lecteur qui, égaré, le traverse en chute libre sans aucun repère auquel se raccrocher.

LIVRES NOUVEAUX

TIRAGES LIMITÉS Les Éditions de la Huit

Jean Gagnon, ancien libraire

Quelques Souvenirs

200 ex. signés et numérotés 21,40\$

David Cantin

La mort enterrée. Poésie.

100 ex. signés et numérotés 19,26\$

Rémi Ferland

Les Relations des jésuites :

un art de la persuasion.

100 exemplaires 26,75\$

Denis Vanier

Hôtel Putama. Textes croisés

(Longueuil-New York, 1965-1990).

Illustrations de Louise Néron

1000 exemplaires 21,40\$

Une Inca sauvage

comme le feu.

Poèmes biologiques.

200 exemplaires numérotés 21,40\$

Paiement par chèque ou mandat-poste au nom des Éditions de la Huit

192, rue Fraser, # 6

Québec (Québec) G1R 2B8

(418) 522-4181

TPS et frais de port sont inclus.

◆ La moitié

mes du XXe siècle. Et que son intérêt va grandissant.

Dix-huit femmes réunies en un collectif livrent ainsi le fruit de leurs recherches respectives sur différents thèmes de l'émancipation féminine contemporaine mais également font la preuve, le besoin étant, de la place occupée par l'élément féminin qui constitue plus de la moitié de l'espèce humaine. Et cela va de la Grande guerre à la procréation et la bioéthique, en passant par la contribution des femmes dans la production culturelle, de la société de consommation sous différents régimes, ceux de l'entre-deux-guerres en France et en Angleterre, du patriarcat fasciste sous Mussolini, du nazisme en Allemagne, du franquisme en Espagne, de Vichy en France, du marxisme en Union soviétique, ce dernier chapitre ne négligeant pas le démantèlement et l'écroulement du bloc de l'Europe de l'Est.

Sur ce fond historique, les auteurs racontent ce que les femmes ont vu, ressenti, combattu, conservé, souffert, et l'on se rend compte que de tout temps, elles se sont préoccupées de leur sort et les plus radicales d'entre elles ont travaillé à se sortir du ghetto dans lequel la vie privée les confinait. Non sans connaître elles-mêmes la rivalité, la haine et le conservatisme de leurs ennemies. Car il est bien établi que le féminisme n'est pas né au début des années 1960, comme on se plaît encore à le croire en certains milieux, mais qu'il fut omniprésent, sous diverses formes, dans toutes les sociétés occidentales.

À cet égard, dans une entrevue qu'il accordait au magazine français *L'Express* (14 février 1992), l'historien Georges Duby reconnaît avoir

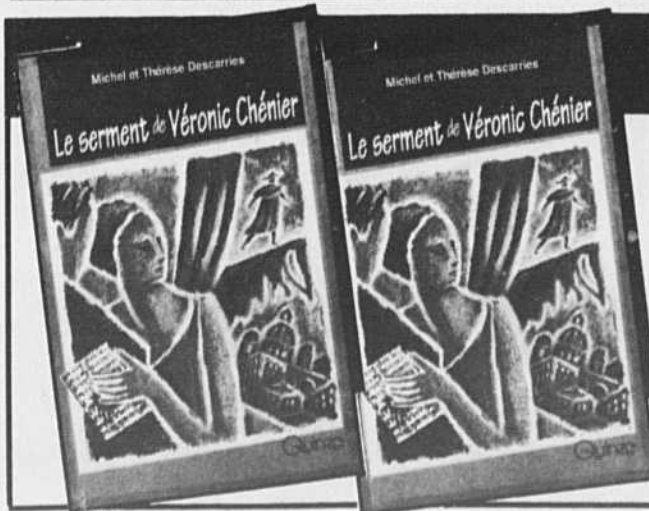
mis du temps à s'intéresser à la participation des femmes dans l'évolution sociale et il fait amende honorable en ces termes : « Il m'a fallu cinquante ans pour réaliser que, dans mon métier, je ne m'occupais en fait que de la moitié de l'humanité ! »

Voilà qu'il rattrape ce temps perdu en se faisant le maître d'œuvre, avec sa collègue Michèle Perrot de cet énorme travail de défrichage qui rend enfin justice aux femmes trop longtemps « laissées dans l'ombre de l'Histoire ». Une histoire qui s'échelonne de l'Antiquité à nos jours et dont le 5e tome consacré au XXe siècle boucle ainsi la boucle, ce siècle qui s'achève et que tous ont traversé de façon tragique et grandiose. Dans un texte linéaire, Françoise Thébaud résume ainsi le climat de cette époque : « Happées (les femmes) par la guerre, la révolution ou la dictature, mais aussi spectatrices et actives d'un formidable bouleversement entre les sexes. »

On ne saurait mieux décrire, en

◆ Cohen

lut cibler un angle d'approche. « Mon défi fut de trouver un lien entre le féminisme et le nationalisme, montrant comment ces deux mouvements sont passés de droite à gauche au cours des dernières décennies ». Elle trace donc ce parallèle, raconte les Yvette, l'émergence des groupes féministes, la réappropriation de la « cause » des femmes par une gauche de plus en plus urbaine et laïque, éprise de « modernité ». « Parfois à tort », juge l'historienne. À son avis, ce rejet d'un certain « conservatisme » féminin traditionnel est à re-



Michel et Thérèse Descarries

LE SERMENT DE VÉRONIC CHÉNIER

284 pages — 19,95 \$

QUI DONC EST VÉRONIC CHÉNIER ?

Il y a quelques années, Véronique Chénier, qui est un pseudonyme, a accepté de rencontrer les deux auteurs et de leur raconter les nombreuses péripéties de sa vie mouvementée, alors qu'elle était étudiante à Paris en 1937, pendant que la guerre d'Espagne faisait rage. Une histoire fabuleuse, une chasse à l'homme haletante qui s'étendra sur plus de dix ans, de l'Europe de l'après-guerre à l'Amérique latine et aux États-Unis, en passant par Montréal.

MANGEZ LOGIQUE



LA CUISINE DES WEEK-ENDS

Le bonheur dans votre assiette

André et Fernand Lecoq

Photographies couleurs

Reliure spirale

143 p. — 18,95\$



LA CUISINE DE TOUS LES JOURS

Les bons plats au quotidien

André et Fernand Lecoq

Photographies couleurs

Reliure spirale

143 p. — 18,95\$



CUISINE SÉDUCTION

André et Fernand Lecoq

Photographies couleurs

Reliure spirale

149 p. — 18,95\$



Les livres des Éditions LOGIDISQUE

sont distribués par

LOGIDISQUE

C.P. 10, succ. «D»

Montréal (Québec)

H3K 3B9

Tél.: (514) 933-2225

FAX: (514) 933-2182

Quinze

Les feux de Lahontan

Heinz Weinmann

ON LES CROIT nées sous les lustres des cours princiers et dans les grandes villes « policées » d'Europe. Mais si les Lumières avaient vu le jour dans les forêts sombres d'Amérique du Nord ? Si elles étaient issues de l'oeuvre que le baron de Lahontan a composée au cours d'un séjour de 10 ans en Nouvelle-France (1683-1693), révélée entre 1702 et 1703 par trois livres d'un style et d'une tonalité différents. J'ai nommé *Nouveaux voyages dans l'Amérique Septentrionale*, sous forme épistolaire, *Mémoires de l'Amérique Septentrionale*, un exposé des connaissances sur l'Amérique au début du 18^{ème} siècle, et la *Suite du voyage de l'Amérique*, contenant le célèbre dialogue avec le Huron Adario.

A force de n'avoir eu — d'eux que pour les « cent watts » éblouissants, les Voltaire, Diderot, Leibniz et Kant, l'histoire n'a pas voulu voir la chandelle vacillante de Lahontan aux aurores des Lumières. Car toutes les idées de force qui illumineront le 18^{ème} siècle se trouvent formulées chez cet éclairer — dans les deux sens du mot — des Lumières : la propriété privée comme source de tous les maux, la critique de la monarchie de droit divin, la religion naturelle, le bonheur, le « bon sauvage » et j'en passe.

Venu trop tôt dans son siècle, Lahontan sème ce que d'autres récoltent. À la fin, les idées de Lahontan ont un caméléon auront pris tellement la couleur de leur temps qu'on ne les voit plus : ce siècle sera devenu « Lahontanien » sans le savoir. Partout présent, Lahontan n'est visible nulle part, son oeuvre est pillée,

plagiée à force d'être entrée dans le domaine public.

Il revient à Réal Ouellet, professeur de littérature à l'Université Laval, fondateur en 1968 de la revue *Études littéraires*, co-auteur d'un stimulant *L'univers du roman* (Puf), éclairer du récit de voyages, d'avoir constaté le trou noir autour de Lahontan, qui n'a plus été réédité de 1741 jusqu'au début de notre siècle. Depuis plus de 15 ans, Réal Ouellet est l'âme et le directeur d'une édition critique des oeuvres complètes en deux volumes, publiée dans la « Bibliothèque du Nouveau Monde » (PUM). Parce que l'oeuvre de Lahontan est tellement rayonnante qu'elle englobe des domaines comme l'histoire, l'ethnologie, la botanique, etc. devenus des spécialités universitaires, Réal Ouellet a réuni une équipe multidisciplinaire pour mener à bien ce travail exigeant. Il a été particulièrement assisté d'un jeune historien, féru dans l'histoire de la Nouvelle-France, Alain Beaulieu.

Plus qu'une présentation matérielle sans faille de l'oeuvre, minutieusement annotée, expliquée dans une introduction de plus de 200 pages rutilante d'érudition, cette édition de Lahontan par un Québécois constitue un véritable acte de réparation. Elle rend justice enfin à une oeuvre conspuée et ostracisée par l'historiographie canadienne-française à cause de son anticléricalisme virulent.

J'ai rencontré Réal Ouellet et Alain Beaulieu au Musée McCord. Quel meilleur lieu pour éveiller les mânes de Lahontan ? À trois, le dialogue s'est vite mué en tri-logue.

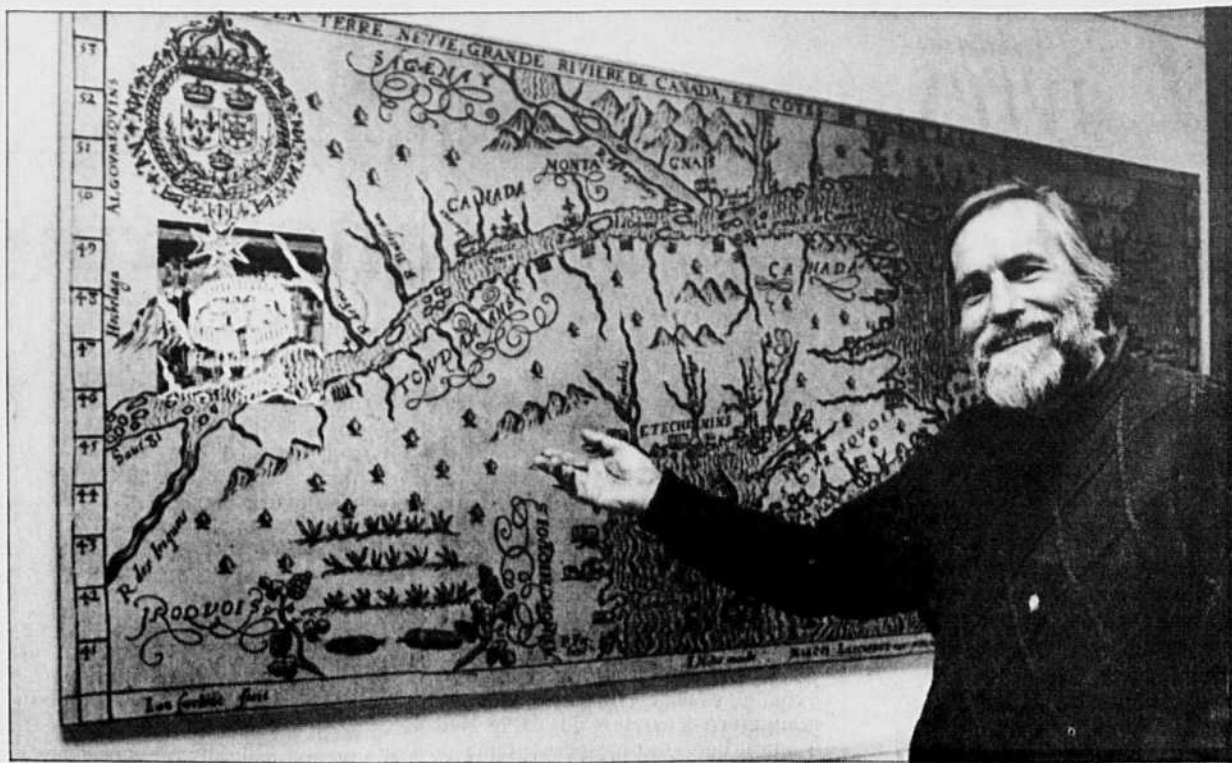
D'emblée, Réal Ouellet qualifie son travail préparatoire de « long

voyage initiatique ». « Replaçons-nous dans le contexte du temps. J'étais un des premiers professeurs québécois à enseigner régulièrement la littérature dans une université locale. Avant, à Laval, il fallait venir de l'étranger ou (de préférence) être chanoine. Et comme j'enseignais la littérature du 18^{ème} siècle et que Lahontan fut un précurseur très malmené par la pensée canadienne-française réactionnaire, le sujet m'a attiré. Mais au-delà de cette attirance anecdotique, j'ai vite découvert l'écrit important, le penseur carrefour au début du 18^{ème} siècle ».

Pourquoi cette hostilité viscérale de toute l'historiographie canadienne-française à l'égard de Lahontan ? Réal Ouellet constate d'abord avec étonnement à quel point Lahontan est absent de la toponymie québécoise, alors que même nos voisins du Sud ont donné son nom à un de leurs barrages.

« L'historiographie canadienne-française du 19^{ème} siècle naît à la suite du dernier sursaut de liberté que constituent les Révoltes de 1837-38. À partir de ce moment, le clergé gagne un large pouvoir. Ce sont les clercs proches des prêtres qui écrivent l'histoire. Le regard ironique de Lahontan choquait ces clercs, puisqu'il critiquait le gouverneur Denonville, proche des Jésuites, tout en valorisant Frontenac, leur ennemi juré ».

« Lahontan est un historien qui ne croit pas en l'histoire traditionnelle. Cette dernière est constituée de grands événements enchaînés les uns aux autres, mus par les moteurs qu'en sont les grands hommes ». Alain Beaulieu précise : « Lahontan montre les Français se faire battre



Réal Ouellet, professeur de littérature à l'Université Laval.

par les Iroquois. On n'en écrit pas tant dans les autres relations où l'expédition de Denonville (1787) est présentée comme glorieuse alors qu'elle fut un échec ».

Les deux pages sur les « filles du roi » présentées comme des « filles de joie » ont particulièrement provoqué l'ire du Canada français qui ne badinait pas avec la pureté angélique de sa race. « Il ne pouvait y avoir de « putains » chez les mères fondatrices de la race canadienne-française », précise Alain Beaulieu.

Parmi les sujets passionnants abordés dans cette entrevue — les raisons de la brouille de Lahontan avec la France menant à son banissement à vie, sa rencontre avec Leibniz et la fascination de ce dernier pour ses idées — nous retiendrons surtout Lahontan comme cristallisateur du mythe du « bon sauvage ».

L'image frontispice des *Nouveaux voyages*, reprise dans cette édition,

où un sauvage mué en « philosophe nu », arc et flèche en mains, foule des pieds le sceptre et le livre des lois, en dit long sur les intentions profondes de Lahontan. Comme l'a si bien vu Michelet, « c'est le vif coup d'archet qui, 20 ans avant les Lettres persanes, ouvre le dix-huitième ».

« Lahontan n'a pas été l'inventeur du mythe du « bon sauvage » mais a cristallisé un certain nombre d'éléments déjà inscrits dans la sensibilité du temps, explique Réal Ouellet. Ce mythe émerge au 16^{ème} siècle, on en trouve même déjà des éléments chez Colomb. Enfin, les missionnaires ont rassemblé un ensemble de traits physiques et moraux des Amérindiens pour faire la leçon aux Européens. Réunissez ces traits-là tout en faisant abstraction de leurs défauts, contrebalancés largement dans les écrits des missionnaires, vous parviendrez vite à une valorisation de l'Amérindien. Quand les missionnaires disent, « ces pauvres

sauvages sont plus charitables, il n'y a pas de chamaille chez eux, ils n'ont pas besoin de juges », ils critiquent aussi la société européenne. Dans la main des libertaires, ces traits deviennent une arme pour remettre en question les orthodoxies régnantes. » Arme à double tranchant.

Chez Lahontan, l'Amérindien cesse d'être un animal instinctif pour devenir un être humain doué de raison. Il affirme ses « droits inhérents ». « Au lieu de s'indigner de ce que les Iroquois attaquent constamment la colonie, Lahontan s'interroge, commente Alain Beaulieu. Pourquoi les Français vont-ils déranger les Iroquois chez eux ? ».

Le cri lancinant de l'Amérindien de Richard Desjardins l'autre samedi dans LE DEVOIR, Lahontan l'a fait entendre le premier. Écoutez-le et lisons Lahontan qui est à nous grâce à cette belle édition pour que le « chien de Français » ne tourne pas en « chien de Québécois ».

Andrée
MAILLET

▲ choses écrites

Carnet 38

AINSI, jamais de *Mémoires*, d'autobiographie ? Jamais. Dans toute ma fiction (sauf dans les Contes de Fées que je qualifie d'oeuvres archétypiques parce qu'elles en sont n'est-ce pas ? ainsi que tout récit fabuleux), dans tout ce que j'écris : poèmes, romans, il y a peut-être entre 20 et 40 pour 100 d'éléments autobiographiques. Quels sont-ils ? Ces mystères passionnaient Jean Basile dont l'oeuvre d'essayiste se compose en bonne partie d'un dialogue entre lui et le Sphinx ou la Sphynge constituant l'être dans l'être des écrivains.

Nous ne résolvions point l'énigme de Proust de la même façon. Proust, selon moi, était une femme follement éprise, jouant les séductrices, toutes languides, dont l'amant qu'elle confrontait en rêve

était le beau, le sur-mâle adorant : Bertrand de Salgmac-Fénelon (*alias* Robert de Saint-Loup) auquel il faisait des scènes de jalousie homologuées (par des témoins) telles des victoires aériennes. Et Proust ne fut Gilberte que tout jeune. Le plus clair de sa vie, il se partagea entre Odette et la duchesse de Guermantes — celle-ci, amoureuse, au fond, d'un neveu de son âge, jouant les dures et les indifférentes à l'égard d'un demi-dieu de trop près son parent. Et Odette lui donna sa fille — et se fit entretenir par son gendre (entretenir dans les diamants et rubis) comme une maîtresse impérieuse, c'est-à-dire tout charme, intrigues et manigances. Cela est la thèse même de Flora Camaraine, veuve de Charles Huguenin. Elle l'expose à chaque réunion de son cercle (d'Études et de Conférences) cherchant à y gagner les dames cerceuses, sans en convaincre beaucoup. (La raison que je sais : peu de ces dames ont lu *La Recherche du Temps Perdu*; elles se fient aux exégètes officiels.)

Mais, bon sang ! il y en a six mille ! 6000. (aux dernières nouvelles. On a écrit, depuis le relevé de ces chiffres, encore plus de thèses sur Proust. L'auteur moderne, la

MODERNITÉ, selon les universitaires littéraires patentés du monde entier, c'est Marcel Proust. La collection Bouquins-Laffont vous en offre la preuve). Mes *Mémoires* ? Encore un coup, jamais. Des souvenirs ? Très volontiers. Qu'est-ce qui les provoque à remonter des Eaux Troubles, eux, qui, au contraire des années, du corps, des amours, (et du reste) ne font jamais naufrage, mais demeurent, impérissables comme les joyaux des galions, les doublons des pirates, la Victoire (dont je ne sais si elle a une tête mais qui n'a plus de tête) — de Samothrace, celle qui ne se transformera jamais en défaite ni en « une » à la Pyrrhus. Les souvenirs ainsi revenus à la surface de la Mémoire y sont rapportés par mille choses : un objet, une voix ou des yeux; très souvent par des photographies. Par exemple, la photo qui accompagne fréquemment mon carnet.

Ce fut... Oh ! non : c'est moi, car vieillir c'est avoir tous les âges a écrit Jean Guittou. C'est bien moi : 28 ans, avec Mistigris II; assise sur le pas d'une porte-fenêtre qui avoisine de face le lac Daumesnil, à l'entrée du Zoo de Vincennes. À Paris, donc, puisque, de Saint-Mandé où je me trouve, il n'y a que la rue à

franchir jusqu'à la Porte Dorée, le Musée des Colonies : Paris. Les éléphants barissent, de grands fauves feulent. Mon voisin est Amable Massis, ami de Marcel Dupré que j'appelai Parrain à sa demande. Sa femme était la soeur de madame Haardt dont le mari ingénieur a préparé et fait la *Croisière Jaune* d'André Citroën avec Teilhard de Chardin. Elle avait avec le père une correspondance haute comme ça. Teilhard a prophétisé le découpage du mode en petites nations — et dit pourquoi. Et notre voisine d'en haut, elle nous avait adoptés illico : Germaine Tillion, ethnologue, chef du réseau du Musée de l'Homme, et donc chef de guerre avec le grade de commandant; Croix de guerre (etc.); Compagne (Compagnon (!)) de la Libération. Elle a écrit un chef-d'oeuvre impérissable : *Ravensbruck*. Elle demeure Kouri pour ses soeurs et frères d'armes, Kouri pour nous aussi. À jamais. Elle adopta Misti qui mérite sa petite célébrité d'entre nous. Ainsi : une seule photo; et dix fois plus de souvenirs que je viens d'en évoquer...

SI MICHEL BRUNET les appelait les *Canadiens*, et dénonçait leur haine à notre égard, si François-Albert Angers parlait de leur hargne et de leur haine et dit qu'elles montent à notre endroit, c'est pour signaler l'urgence (qu'il y avait aussi du vivant de Brunet) qui persiste de plus en plus, à nous affirmer ce que nous sommes. Angers le dit

clairement partout où se regroupent les nationalistes. « Il est urgent dit-il, que nous posions mieux notre volonté d'indépendance sur ses véritables bases pour forcer nos adversaires à reconnaître notre bon droit — au risque pour eux de perdre la face aux yeux du monde entier. » Les Nations unies reconnaissent les bons droits historiques. Les Français les premiers ont apporté la civilisation au Canada. Je ne suis pas seule, au contraire, à rappeler que des peuplades disparates vivant à l'âge de pierre ne font PAS une civilisation. Des civilisations, il y en a eu en Amérique. Au Mexique, au Yucatan, au Guatemala, au Pérou, en Colombie... Le sieur Ovide Mercredi non plus qu'aucun de ses cousins d'ici ne sont des descendants de Montézuma. (Ancien orthographe).

LA CHAMBRE VERTE — Qu'irais-je faire en la mémoire de ma mère où mon présent n'existe guère ? En sa chambre au tapis vert chiné, qu'allai-je faire ? me blesser ? / L'image d'une enfance noire et grise, le miroir me la jetait en plein visage, et toute chose portait pointe, même l'espoir. / D'un coq vert, rouge et doré me fait présent; me tend la fleur par la corolle tige devant... / Il est comme une impossibilité de dire... Il est comme un obstacle à vivre... Il n'est que bras fermés face au repentir. Il n'est d'yeux ni d'oreilles que les miens en cette chambre où je scrutais mon devenir... / Et la campagne

étourdissante — colibris et frelons murmurant à la rose — imprégnent encore l'enfant perplexe, qui, dans la chambre aux vertes épinettes... attend, près de la sienne, une impalpable joue... (*La Maison Chapeau*, souvenirs. En préparation).

UNE PHOTO, un mot d'enfant, un voyage ramènent à la conscience un souvenir doux; un souvenir âpre. Parfois on préférerait que ce qui a une fois brisé le coeur n'ait pas eu lieu. Et l'artiste ne peut pas vivre avec ces choses qui la rendent indifférente — un état funeste pour l'âme, incompatibles avec le pouvoir de perception. Il vaut mieux avoir mal, le savoir et le dire. Il en naît un poème, une oeuvre, en tout cas...

J'étais turbulente. J'avais fatigué, ennuyé ma mère. — Je ferai attention, maman; pardonne-moi ! — Tu m'énerves ! Tu es harassante ! Laisse-moi ! Et la petite fille laissée à sa réflexion devant un miroir ancien qui lui renvoie comme en surimpression le visage aimant d'une vieille dame, cette enfant de neuf ans se dit qu'un jour, elle écrira tout cela. Elle sait d'instinct que le chagrin doit être partagé tout autant que la joie, (les émotions sont des fruits qui parfois ont besoin de longuement mûrir avant d'atteindre — forme, couleur et goût — à la sensation par tous reconnaissable et assimilable. Se reconnaître dans un chant, un récit, c'est communier à ce qui existe : le travail de l'artiste est un acte religieux.

POUR VOIR LE MONDE D'UN AUTRE ŒIL...

guide

RESSOURCES

JUIN 1992

LES RESCAPÉS DE L'AU-DELÀ

Des milliers de gens ont fait des « expériences de mort imminente » et ont visité l'éternité aller-retour...

MIA ET KLAUS
Les moissonneurs de lumière

PAIX
L'appel du Mohawk

INTÉGRATION POSTURALE
Une thérapie qui met les mains à la chair

Disponible en kiosque ou sur abonnement: (514) 923-9381, 1-800-665-7651

L'Anglais qui voulait écrire des romans

Jean-Pierre
ISSENHUTH

▲ Poésies

CHURCH GOING

Philip Larkin
Solon, 1991

IL ÉTAIT une fois un Anglais qui voulait écrire des romans. Il en publia un (*Jill*), puis un autre (*A Girl in Winter*). Il en commença même un troisième. Tout semblait en bonne voie quand survint la panne dont cet Anglais ne devait jamais se consoler. En cinq ans d'efforts, impossible de terminer le troisième roman ! Alors il se rabattit sur les poèmes, ou plutôt les laissa venir. Désencombré des projets de romans, l'horizon intérieur leur livra passage. L'Anglais écrivit beaucoup de poèmes, dont personne ne voulait. À la fin de sa vie seulement, on le reconnut, on le célébra. Puis il mourut.

Du vivant de l'Anglais, plus de la moitié de ses poèmes étaient restés inédits. Après sa mort, on publia tout, et l'Angleterre s'en émut. C'est peu dire : elle en fut bouleversée. La seule année 1988 vit quatre réimpressions successives du livre. En 1989, deux autres, sans compter la reprise en collection de poche et l'édition américaine.

Ce petit conte résume plus ou moins la destinée de Philip Larkin (1922-1985), poète indépendant, bibliothécaire de son métier, qui trouvait on ne peut plus nuisible la collusion entre la littérature, l'enseignement de la littérature, l'université et l'État. Donner dans cette collusion, disait-il, lui aurait laissé la désagréable impression

« d'aller et venir en faisant semblant d'être lui ». Voilà pour la vie. Pour ce qui est de la poésie, il écrivait : « Comme tout art, elle est inextricablement liée au fait de donner du plaisir, il a perdu la seule audience qui vaille ».

Church going, édition bilingue, traduite et préfacée par Guy Le Gauffey, présente 65 poèmes de Larkin et se termine par un entretien de l'Observer avec lui. Dans ces poèmes, une seule grande préoccupation : la perte sous toutes ses formes, que ce soit celle, tout extérieure, d'une affiche barbouillée, lacérée et remplacée, ou celle, profonde, de la névrose dans les esprits « raidis par la rouille », « comme des machines à sous n'acceptant que des pièces tordues ». Larkin disait à ce sujet : « La perte est pour moi ce que les jonquilles étaient pour Wordsworth ». Au nombre des pertes, il faut inclure celle du roman. Le ton des poèmes rappelle un peu celui de Laforgue. Infatigable, le diagnostic de défaite va partout, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'à se tenir debout dans une église vide, muet, « creux, inculte », sans savoir ce qu'on y fait. C'est ce que montre *Church going*, le plus long poème du recueil.

À lire Larkin, on se demande si tout ce qui meuble et occupe communément la vie a la moindre valeur, y compris les livres. Il écrit : *Picole : / Les livres sont un tas de merde*. Il semble que personne n'ait pris au sérieux cette sentence, puisque, dit-on, « les vers de Larkin sont la propriété commune de quiconque en Angleterre lit un tant soit peu », phénomène qu'on n'avait plus vu depuis Tennyson, c'est-à-dire depuis un siècle.

Les poèmes de Larkin renvoient-ils à l'époque, une image d'elle-même assez juste pour la tenir rivée devant

le miroir ? Je m'explique surtout l'engouement qu'ils suscitent par l'effet d'une sensibilité désarmante, qui sonne vrai. Le poète cerne parfaitement les contours de ce qu'il évoque, si bien que chaque poème, au sujet bien délimité, a une personnalité unique. Larkin, lui, explique son succès par l'évocation du malheur, dans lequel il voit le lot de presque tout le monde.

L'évocation du malheur n'exclut pas la variété. Elle laisse place à l'humour, à l'ironie, à des appels à la cordialité, à la compassion, à une tendresse discrète. Le poème qui suit montre que la poésie de Larkin n'est pas aussi unilatérale qu'il aimait le laisser entendre avec désinvolture : *Ma mère, qui déteste les orages, / Soulève chaque jour d'été et le secoue / Avec méfiance, de peur que des essais / De lourds nuages noirs ne restent menaçants; / Mais quand le temps d'août se gâte / Et que viennent les pluies et la gelée cassante / Qui aiguisent l'air abandonné par les oiseaux, / Son allure inquiète de l'été s'en va. / Et moi, son fils, quoique né en été / Et amoureux de l'été, cependant / Me sens mieux quand les feuilles sont parties; / Trop souvent les jours d'été ont l'air / D'enlèvements d'un bonheur parfait / Auxquels je ne peux faire face; je dois attendre / Un temps moins assuré, moins riche, moins clair : / Un automne plus opportun*.

L'entretien qui termine le livre montre Larkin tourné vers ce qui compte : le poème lui-même. Quant aux divagations sur la poésie et sa genèse, qui occupent tout un petit monde parasitaire et stérile, il lui suffisait de constater qu'un poème « vient ». Parfois, c'est instantané. Parfois, c'est l'affaire de longs mois. Voilà tout ce que l'expérience lui avait appris.



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

DIALOGUES DU DÉSIR

Pascal Lainé
Paris 1992, Robert Laffont, 280 pages

POUR, JE LE CRAINS, un grand nombre de lecteurs et un plus grand nombre encore de cinéphiles, Pascal Lainé est l'auteur d'un roman qui s'appelle *La Dentellière* et Claude Goretta, le réalisateur suisse du film du même nom, tourné en 1977.

Pour qui a le goût, ou l'obligation professionnelle, de suivre plus attentivement la production romanesque et cinématographique, Lainé et Goretta sont des complices fort efficaces : ils ont récidivé, en 1980, avec *La Provinciale* et s'apprent à nous offrir bientôt *Dîner d'adieu*, le romancier et le cinéaste ne se lassant pas, comme l'écrivait récemment (le magazine *Lire*, mai 1992) Claude Goretta, de « poser de l'ombre sur la pellicule »

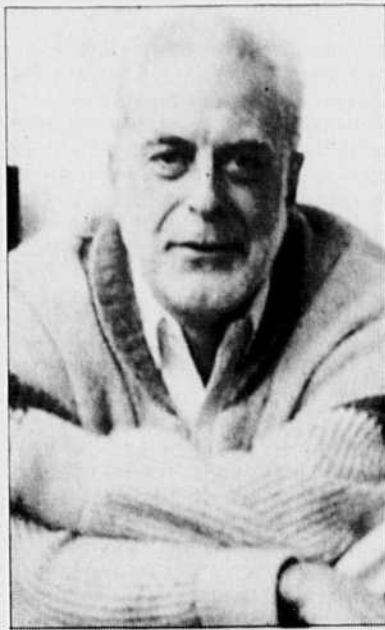
ou, comme Lainé, « sur le papier ».

Oublions les livres qui deviennent des films pour reconnaître l'extrême diversité de l'oeuvre de Pascal Lainé. Au *Dictionnaire* de Jérôme Garcin, récusant l'opinion de la critique qui croit ne voir en lui qu'un romancier « spécifiquement français, illustrant la veine réaliste, voire sociale et didactique du roman populiste », cet écrivain, né en 1924, préfère s'affirmer comme « la réincarnation de Robert Musil (mort la même année) en s'employant à poursuivre l'oeuvre commencée au début du siècle ». Lainé croit même poursuivre la carrière de l'élève Törless, devenant professeur dans *L'Irrévolution* (1971).

Comme on ne peut pas tout lire, tant s'en faut, de la presque vingtaine d'ouvrages de ce prolifique romancier, je n'ai de souvenirs persistants, depuis *B. comme Barabbas*, *L'Irrévolution*, *La Dentellière*, que *Jeanne du bon plaisir* ou *les Hasards de la fidélité* (1984) et *Les Petites égarées* (1988). J'en veux même un peu à Pascal Lainé de ne pas encore nous avoir donné la suite de ces « petites égarées », après nous l'avoir

néanmoins annoncé. Mais j'allais oublier cet essai autobiographique, rempli de charmante nostalgie, dans la collection *Le Chemin*, de chez Gallimard (1978), intitulé *Si on partait*, et du début du chapitre 3, qui commence ainsi : « Longtemps je me suis levé de bonne heure. L'École communale était à trois sections de l'autobus no 43 de chez nous et ma mère ne voulait pas que j'aile si loin tout seul »...

Ce n'est pas une si tendre enfance, le retour au chemin des écoliers, qui nourrit le dernier roman de Lainé : *Dialogues du désir*. Le vert paradis, ici, s'est un peu fané, et, se retrouvant pour des vacances de ressourcement dans un village du nord de la Pologne, les trois artistes parisiens sont au milieu de la vie. Ce qu'ils se racontent, par la voix d'un seul narrateur qui laisse néanmoins s'exprimer les deux autres par la grâce des guillemets, a trait à leurs premières amours que viendront « actualiser » deux flambées de passion pour le peintre Ronsac, et pour le narrateur lui-même, qui pourrait fort ressembler à Goretta, puisqu'il est metteur en scène. La petite Polonaise, prénommée Henia,



Pascal Lainé

servira de modèle sans pourtant devenir une énième conquête du tombeur que fut ce vieux galopin. Quant à Gaby, l'écrivain qui a choisi cette maison et ce pauvre village, on

ne saura qu'à la fin la raison profonde de ce choix. Qu'il faut bien se garder de vous révéler, le roman de Lainé étant malgré tout fertile en rebondissements et en épisodes divers, tous reliés aux amours et aux troubles amoureux des trois amis.

Lainé, qui sait y faire, a même glissé dans une histoire, qui pourrait être plutôt fleur bleue, un interlude brûlant, entre le narrateur et une « châteline » tout ce qu'il y a de plus torride, autrefois respectueuse qui aura profité de son mari, sorte de policier et d'indicateur très « possible » en régime communiste, pour accumuler dans ce palais délabré d'innombrables possessions mobilières et vestimentaires.

Autre idylle tout à fait amusante : l'infirmière de la maison de retraite, prénommée Tatiana, qui s'ennuiera un peu moins d'avoir rencontré, — il y a longtemps, un jeune Français en séjour d'apprentissage chez les jeunes communistes.

Ces trois Français, en Pologne redevenue libre, mais encore mal dégagée du carcan communiste, se racontent l'histoire de leur premier baiser en palabrant longuement. On se croirait dans un film de Rohmer, s'il n'y avait — pour alimenter les

conversations — un curé alcoolisé, le père Adas, qui discourt à sa façon sur l'Occident pervers. « Ce monde-ci n'est pas plus vrai que l'autre ! s'indigne le vieil homme. Vos Disneyland et leurs créatures de carton-pâte ou vos filles à poil ne sont pas plus réelles qu'autrefois le défilé des travailleurs sur la place Rouge ! »

À quoi, en fin de compte, aura servi ce séjour en terre lointaine et misérable pour les trois amis ? « C'est dans un étrange pays, en vérité, se dit le narrateur, que Gaby nous a fait venir : Dieu doit s'y être retiré comme nous pour réfléchir à la Création, et de temps à autre on voit qu'il a corrigé dans la nuit son oeuvre. »

Dialogues du désir se lit sans ennui, et même avec suffisamment d'intérêt pour ne pas quitter ce trio de Français prolifiques avant la dernière page. Il est indiscutable que Pascal Lainé a suivi le conseil que lui donnait sa mère : « Si tu n'apprends pas à écrire, tu cassera des cailloux, au bord des routes. » Il écrit donc fort bien, mais quelquefois un peu trop longuement. Un retour à la presque sécheresse de *La Dentellière* me semble indiqué.

Baisers ardents au clair de lune

LE VIEUX QUI LISAIT DES ROMANS D'AMOUR

Luis Sepulveda
Traduit du Chilien François Maspéro
Éditions A.M. Métailié, 132 pages.

Marie-Claire Girard

LA GRANDE littérature est une bénédiction trop rare, on devrait s'offrir ce luxe dès qu'il montre le bout de son nez et avec *Le vieux qui lisait des romans d'amour* on ne risque pas de se tromper ; François Maspéro, en traduisant le roman de Luis Sepulveda nous sert sur un plateau d'argent quelque chose unique, plein de sève, de vie et de tendresse et dont la tristesse retenue continue de nous hanter longtemps après que le livre soit refermé.

C'est l'histoire du vieux, ami des indiens Shuars d'Amazonie, habitant un bled perdu sur les bords du grand

fleuve ; le vieux a appris à vivre et à chasser avec les indigènes et il sait respecter les créatures composant l'univers complexe de la forêt. Après avoir réalisé, à un âge assez avancé, qu'il savait lire, le vieux (qui n'en revient d'ailleurs pas) se prend d'un intérêt forcené pour les romans d'amour. Pour lui le plaisir de la lecture est indéfectiblement lié à des descriptions romantiques et à un sentimentalisme sirupeux où les protagonistes doivent souffrir terriblement avant de triompher de tous les obstacles pour enfin vivre leur grande passion. C'est le dentiste du patelin (qui d'ailleurs mériterait davantage le titre d'arracheur de dents) qui lui fournit des romans d'amour achetés lors de ses périples en ville, et le vieux n'a de cesse que de lire des paragraphes vantant les mérites des baisers ardents donnés au clair de lune dans une gondole à Venise.

Mais dans la jungle amazonienne, il n'y a pas que des romans d'amour : une femelle ocelot, dont un gringo a tué les petits et blessé le mâle, se venge en attaquant hommes et bêtes. Le vieux, qui connaît la forêt et les animaux comme personne, fera partie de l'expédition punitive en compagnie d'un groupe de villageois dirigés par un maire adipeux et suant mépris de tous.

Le vieux qui lisait des romans d'amour est un roman sur l'écologie, sur l'alphabétisme, sur la destruction de la forêt amazonienne, sur le pouvoir détenu par des idiots et sur l'opposition entre nature et culture, tous thèmes chers à notre monde moderne et occidental. Sauf qu'il n'y paraît pas une seconde : sous le couvert de l'humour, de l'affection portée aux personnages, d'une observation fine et d'un humanisme songeur, Luis Sepulveda fait passer bien plus que toute la littérature pamphlétaire pro-en-

vironnementale du monde entier. D'un monde où la violence et la subtilité se côtoient constamment l'écrivain tire une morale de l'homme debout : alors que le vieux pourrait simplement être celui qui est débauché dans ce monde par inadvertance, il fait au contraire figure d'emblème et devient le personnage singulier et attachant qui refuse de rêver en silence, partageant à la fois ses connaissances de la forêt vierge et ses réflexions sur Venise qui semble être une ville bien étrange avec des rues où se promènent des espèces de pirogues.

Ce roman est un magnifique exemple du talent que peut manifester un écrivain intelligent, un écrivain qui a su allier la vertu du rire et l'impact de l'émotion avec une toute petite note de désespoir qui rend *Le vieux qui lisait des romans d'amour* absolument inoubliable.

Ennuyeux comme un bibelot

SONATINE POUR UN PETIT CADAVRE

Marie Rouanet
Climats, Castelnau-le-Lez,
1992, 77 pages

Hervé Guay

DU POLAR, *Sonatine pour un petit cadavre* de Marie Rouanet, n'a que le titre et un petit côté puzzle. Quant au reste, le ludique et l'action en sont évacués. Remplacés par des descriptions rigides qui se jouxtent les unes aux autres.

Breloques et brocante se disputent ces pages, où la marchandise règne et où même les personnages semblent de faïence. La poussière, l'usure, le passé régissent une famille pétrifiée dont les activités se répètent uniformes. Mère, soeur, frère, mari font partie du magasin d'antiquités dont ils dépendent. Jusqu'aux

parties de leur corps qui deviennent une extension du lieu.

« Son cou, ses oreilles, ses doigts, ses revers, ses poignets ne sont que des présents. Tout est à vendre sur elle, même sa pochette brodée et quand l'affaire est faite, elle tend à l'acheteur un pendentif, un collier, encore tièdes. »

En fait, les personnages se fondent tellement au décor qu'il est quasi-impossible de les en extraire. Si immobiles, mesquins, au milieu du marchandage environnant, qu'un mannequin soutiendrait leurs habits et leur histoire avec la même vraisemblance.

Quand les larmes surviennent, inopinées, à cause du cadavre, ce pourrait être indifféremment quelques gouttes de pluie qui tombent dans une carafe tant ceci et cela s'égalent dans cet univers de bibelots. Le détail a beau faire figurer précisément

chaque accessoire, il ne s'y rattache qu'un prix, impersonnel, c'est peine perdue, trop peu, trop tard.

Cette famille provençale, moins différenciée que les nombreux brimborions près desquels elle vit, laisse indifférent, ennui à ce compte. À quoi bon énumérer et détailler tant d'objets — étrangers même à ceux qu'ils entourent — quand nul d'entre eux, de près ou de loin, ne suscite le moindre émoi. Pourquoi s'attarder, donc, à un décor poussiéreux où chaque chose est usée avant terme, prête à enterrer. La mort arrive ici en terrain connu. Il n'est pas surprenant que sa répercussion soit limitée.

Et pour coiffer ce récit où, volontairement, « il ne se passe rien », il fallait en outre une finale d'occasion. À savoir une voiture d'enfant déglinguée « à l'arrêt comme une barque morte ». Marie Rouanet fuit l'action et épie l'ordinaire en vain. Elle n'en

saisit que le commun tandis qu'erratique, son petit monde se referme sur lui-même.

LIBRAIRIE
HERMÈS

de 9h à 22h
362 jours par année

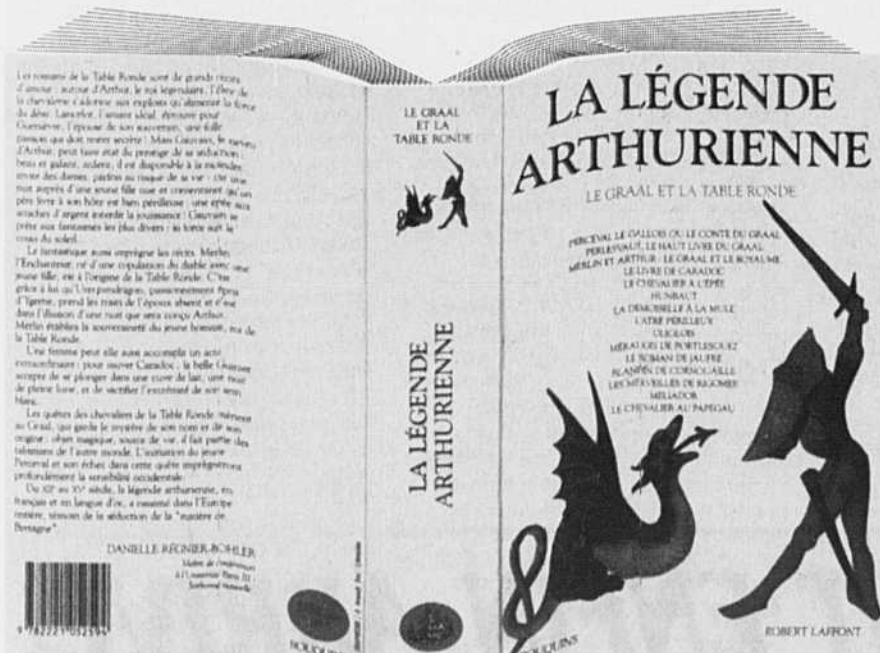
1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

J'aime les Bouquins... leurs prix aussi!

Tout sur le Graal et la Table ronde en un seul «Bouquins»
léger, souple et solide.

AUTRES TITRES DE
LA COLLECTION LITTÉRATURE:

- Émile Zola
- Alexandre Dumas
- Lovecraft
- Paul Verlaine
- Mille et cent ans de poésie française



1280 pages
24,95 \$

BOUQUINS



**ROBERT
LAFFONT**

Conçu et réalisé spécialement à l'occasion de la Quinzaine de la Pléiade 1992, l'*Album Prévert* vous est gracieusement offert par votre libraire pour tout achat de trois volumes de la Pléiade.
ATTENTION! LE TIRAGE DE L'ALBUM DE LA PLÉIADE EST LIMITÉ.

Les feux de Lahontan

Heinz Weinmann

ON LES CROIT nées sous les lustres des cours princières et dans les grandes villes « policées » d'Europe. Mais si les Lumières avaient vu le jour dans les forêts sombres d'Amérique du Nord ? Si elles étaient issues de l'oeuvre que le baron de Lahontan a composée au cours d'un séjour de 10 ans en Nouvelle-France (1683-1693), révélée entre 1702 et 1703 par trois livres d'un style et d'une tonalité différents. J'ai nommé *Nouveaux voyages dans l'Amérique Septentrionale*, sous forme épistolaire, *Mémoires de l'Amérique Septentrionale*, un exposé des connaissances sur l'Amérique au début du 18ème siècle, et la *Suite du voyage de l'Amérique*, contenant le célèbre dialogue avec le Huron Adario.

A force de n'avoir eu — d'eux que pour les « cent watts » éblouissants, les Voltaire, Diderot, Leibniz et Kant, l'histoire n'a pas voulu voir la chandelle vacillante de Lahontan aux aurores des Lumières. Car toutes les idées de force qui illumineront le 18ème siècle se trouvent formulées chez cet éclairer — dans les deux sens du mot — des Lumières : la propriété privée comme source de tous les maux, la critique de la monarchie de droit divin, la religion naturelle, le bonheur, le « bon sauvage » et j'en passe.

Venu trop tôt dans son siècle, Lahontan sème ce que d'autres récolteront. À la fin, les idées de Lahontan ont un caméléon auront pris tellement la couleur de leur temps qu'on ne les voit plus : ce siècle sera devenu « Lahontanien » sans le savoir. Partout présent, Lahontan n'est visible nulle part, son oeuvre est pillée,

plagiée à force d'être entrée dans le domaine public.

Il revient à Réal Ouellet, professeur de littérature à l'Université Laval, fondateur en 1968 de la revue *Études littéraires*, co-auteur d'un stimulant *L'univers du roman* (Puf), éclairer du récit de voyages, d'avoir constaté le trou noir autour de Lahontan, qui n'a plus été réédité de 1741 jusqu'au début de notre siècle. Depuis plus de 15 ans, Réal Ouellet est l'âme et le directeur d'une édition critique des oeuvres complètes en deux volumes, publiée dans la « Bibliothèque du Nouveau Monde » (PUM). Parce que l'oeuvre de Lahontan est tellement rayonnante qu'elle englobe des domaines comme l'histoire, l'ethnologie, la botanique, etc. devenus des spécialités universitaires, Réal Ouellet a réuni une équipe multidisciplinaire pour mener à bien ce travail exigeant. Il a été particulièrement assisté d'un jeune historien, fêru dans l'histoire de la Nouvelle-France, Alain Beaulieu.

Plus qu'une présentation matérielle sans faille de l'oeuvre, minutieusement annotée, expliquée dans une Introduction de plus de 200 pages rutilante d'érudition, cette édition de Lahontan par un Québécois constitue un véritable acte de réparation. Elle rend justice enfin à une oeuvre conspuée et ostracisée par l'historiographie canadienne-française à cause de son anticléricalisme virulent.

J'ai rencontré Réal Ouellet et Alain Beaulieu au Musée McCord. Quel meilleur lieu pour éveiller les mânes de Lahontan ? À trois, le dialogue s'est vite mué en tri-logue.

D'emblée, Réal Ouellet qualifie son travail préparatoire de « long

voyage initiatique ». « Replaçons-nous dans le contexte du temps. J'étais un des premiers professeurs québécois à enseigner régulièrement la littérature dans une université locale. Avant, à Laval, il fallait venir de l'étranger ou (de préférence) être chanoine. Et comme j'enseignais la littérature du 18ème siècle et que Lahontan fut un précurseur très malmené par la pensée canadienne-française réactionnaire, le sujet m'a attiré. Mais au-delà de cette attirance anecdotique, j'ai vite découvert l'écrit important, le penseur carrefour au début du 18ème siècle ».

Pourquoi cette hostilité viscérale de toute l'historiographie canadienne-française à l'égard de Lahontan ? Réal Ouellet constate d'abord avec étonnement à quel point Lahontan est absent de la toponymie québécoise, alors que même nos voisins du Sud ont donné son nom à un de leurs barrages.

« L'historiographie canadienne-française du 19ème siècle naît à la suite du dernier sursaut de liberté que constituent les Révoltes de 1837-38. À partir de ce moment, le clergé gagne un large pouvoir. Ce sont les clercs proches des prêtres qui écrivent l'histoire. Le regard ironique de Lahontan choquait ces clercs, puisqu'il critiquait le gouverneur Denonville, proche des Jésuites, tout en valorisant Frontenac, leur ennemi juré ».

« Lahontan est un historien qui ne croit pas en l'histoire traditionnelle. Cette dernière est constituée de grands événements enchaînés les uns aux autres, mûs par les moteurs qu'en sont les grands hommes ». Alain Beaulieu précise : « Lahontan montre les Français se faire battre

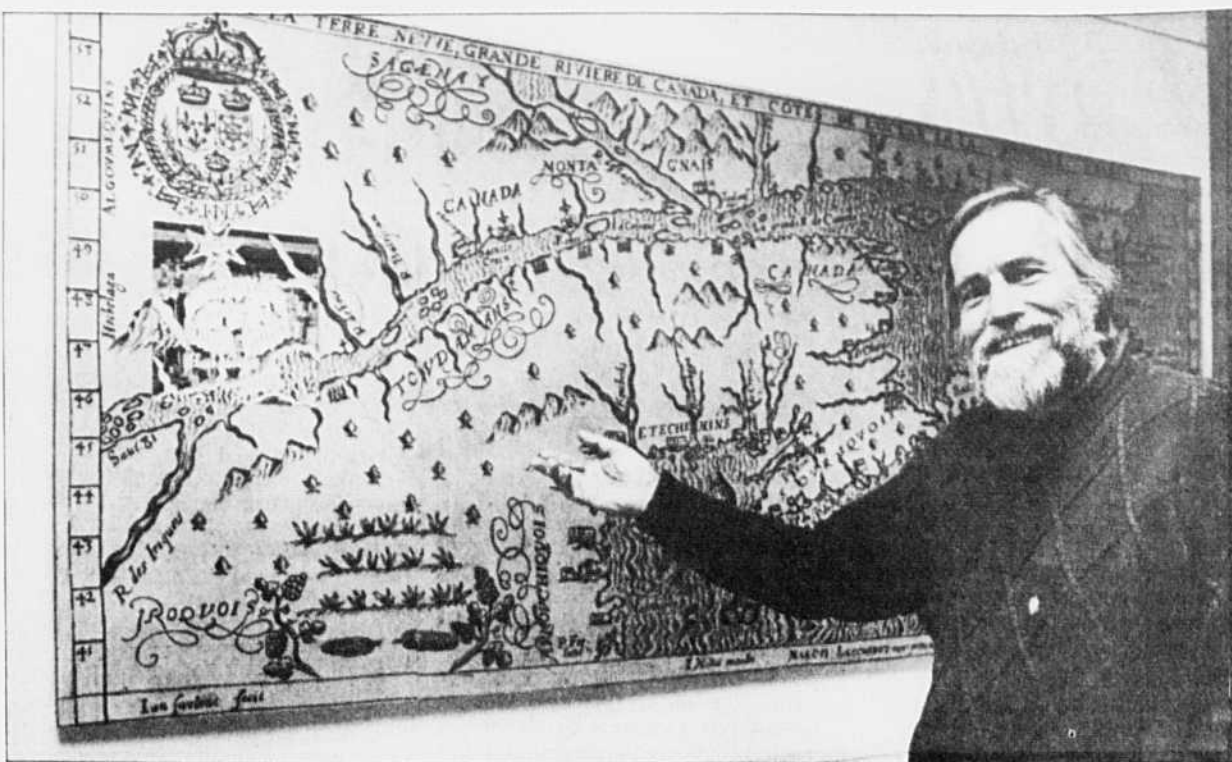


PHOTO JACQUES GRENIER

Réal Ouellet, professeur de littérature à l'Université Laval.

par les Iroquois. On n'en écrit pas tant dans les autres relations où l'expédition de Denonville (1787) est présentée comme glorieuse alors qu'elle fut un échec ».

Les deux pages sur les « filles du roi » présentées comme des « filles de joie » ont particulièrement provoqué l'ire du Canada français qui ne badinait pas avec la pureté angélique de sa race. « Il ne pouvait y avoir de « putains » chez les mères fondatrices de la race canadienne-française », précise Alain Beaulieu.

Parmi les sujets passionnants abordés dans cette entrevue — les raisons de la brouille de Lahontan avec la France menant à son bannissement à vie, sa rencontre avec Leibniz et la fascination de ce dernier pour ses idées — nous retiendrons surtout Lahontan comme cristallisateur du mythe du « bon sauvage ».

L'image frontispice des *Nouveaux voyages*, reprise dans cette édition,

où un sauvage mué en « philosophe nu », arc et flèche en mains, foule des pieds le sceptre et le livre des lois, en dit long sur les intentions profondes de Lahontan. Comme l'a si bien vu Michelet, « c'est le vif coup d'archet qui, 20 ans avant les Lettres persanes, ouvre le dix-huitième ».

« Lahontan n'a pas été l'inventeur du mythe du « bon sauvage » mais a cristallisé un certain nombre d'éléments déjà inscrits dans la sensibilité du temps, explique Réal Ouellet. Ce mythe émerge au 16ème siècle, on en trouve même déjà des éléments chez Colomb. Enfin, les missionnaires ont rassemblé un ensemble de traits physiques et moraux des Amérindiens pour faire la leçon aux Européens. Réunissez ces traits-là tout en faisant abstraction de leurs défauts, contrebalancés largement dans les écrits des missionnaires, vous parviendrez vite à une valorisation de l'Amérindien. Quand les missionnaires disent, « ces pauvres

sauvages sont plus charitables, il n'y a pas de chamaille chez eux, ils n'ont pas besoin de juges », ils critiquent aussi la société européenne. Dans la main des libertaires, ces traits deviennent une arme pour remettre en question les orthodoxies régnaient. » Arme à double tranchant.

Chez Lahontan, l'Amérindien cesse d'être un animal instinctif pour devenir un être humain doué de raison. Il affirme ses « droits inhérents ». « Au lieu de s'indigner de ce que les Iroquois attaquent constamment la colonie, Lahontan s'interroge, commente Alain Beaulieu. Pourquoi les Français vont-ils déranger les Iroquois chez eux ? ».

Le cri lancinant de l'Amérindien de Richard Desjardins l'autre samedi dans LE DEVOIR, Lahontan l'a fait entendre le premier. Écoutez-le et lisons Lahontan qui est à nous grâce à cette belle édition pour que le « chien de Français » ne tourne pas en « chien de Québécois ».

Andrée
MAILLET

▲ choses écrites

Carnet 38

AINSI, jamais de *Mémoires*, d'autobiographie ? Jamais. Dans toute ma fiction (sauf dans les Contes de Fées que je qualifie d'oeuvres archétypiques parce qu'elles en sont n'est-ce pas ? ainsi que tout récit fabuleux), dans tout ce que j'écris : poèmes, romans, il y a peut-être entre 20 et 40 pour 100 d'éléments autobiographiques. Quels sont-ils ? Ces mystères passionnaient Jean Basile dont l'oeuvre d'essayiste se compose en bonne partie d'un dialogue entre lui et le Sphinx ou la Sphynge constituant l'être dans l'être des écrivains.

Nous ne résolvions point l'énigme de Proust de la même façon. Proust, selon moi, était une femme follement éprise, jouant les séductrices, toutes languides, dont l'amant qu'elle confrontait en rêve

était le beau, le sur-mâle adorant : Bertrand de Salignac-Fénelon (*alias* Robert de Saint-Loup) auquel il faisait des scènes de jalousie homologuées (par des témoins) telles des victoires aériennes. Et Proust ne fut Gilberte que tout jeune. Le plus clair de sa vie, il se partagea entre Odette et la duchesse de Guermantes — celle-ci, amoureuse, au fond, d'un neveu de son âge, jouant les dures et les indifférentes à l'égard d'un demi-dieu de trop près son parent. Et Odette lui donna sa fille — et se fit entretenir par son gendre (entretenir dans les diamants et rubis) comme une maîtresse impérieuse, c'est-à-dire tout charme, intrigues et manigances. Cela est la thèse même de Flora Camaraille, veuve de Charles Huguenin. Elle l'expose à chaque réunion de son cercle (d'Études et de Conférences) cherchant à y gagner les dames cerceuses, sans en convaincre beaucoup. (La raison que je sais : peu de ces dames ont lu *À la Recherche du Temps Perdu*; elles se fient aux exégètes officiels.)

Mais, mon sang ! il y en a six mille ! 6000. (aux dernières nouvelles. On a écrit, depuis le relevé de ces chiffres, encore plus de thèses sur Proust. L'auteur moderne, la

MODERNITE, selon les universitaires littéraires patentés du monde entier, c'est Marcel Proust. La collection Bouquins-Laffont vous en offre la preuve). Mes *Mémoires* ? Encore un coup, jamais. Des souvenirs ? Très volontiers. Qu'est-ce qui les provoque à remonter des Eaux Troubles, eux, qui, au contraire des années, du corps, des amours, (et du reste) ne font jamais naufrage, mais demeurent, impérissables comme les bijoux des galions, les doublons des pirates, la Victoire (dont je ne sais si elle a une tête mais qui n'a plus de tête) — de Samothrace, celle qui ne se transformera jamais en défaite ni en « une » à la Pyrrhus. Les souvenirs ainsi revenus à la surface de la Mémoire y sont rapportés par mille choses : un objet, une voix ou des yeux ; très souvent par des photographies. Par exemple, la photo qui accompagne fréquemment mon carnet.

Ce fut... Oh ! non : c'est moi, car vieillir c'est avoir tous les âges a écrit Jean Guillon. C'est bien moi : 28 ans, avec Mistigris II ; assise sur le pas d'une porte-fenêtre qui avoisine de face le lac Daumesnil, à l'entrée du Zoo de Vincennes. À Paris, donc, puisque, de Saint-Mandé où je me trouve, il n'y a que la rue à

franchir jusqu'à la Porte Dorée, le Musée des Colonies : Paris. Les éléphants barissent, de grands fauves feulent. Mon voisin est Amable Massis, ami de Marcel Dupré qui j'appellais Parrain à sa demande. Sa femme était la soeur de madame Haardt dont le mari ingénieur a préparé et fait la *Croisière Jaune* d'André Citroën avec Teilhard de Chardin. Elle avait avec le père une correspondance haute comme ça. Teilhard a prophétisé le découpage du mode en petites nations — et dit pourquoi. Et notre voisine d'en haut, elle nous avait adoptés illico : Germaine Tillion, ethnologue, chef du réseau du Musée de l'Homme, et donc chef de guerre avec le grade de commandant ; Croix de guerre (etc.) ; Compagne (Compagnon (!)) de la Libération. Elle a écrit un chef-d'oeuvre impérissable : *Ravensbruck*. Elle demeure Kouri pour ses soeurs et frères d'armes, Kouri pour nous aussi. À jamais. Elle adopta Misti qui mérite sa petite célébrité d'entre nous. Ainsi : une seule photo ; et dix fois plus de souvenirs que je viens d'en évoquer...

SI MICHEL BRUNET les appelait les *Canadiens*, et dénonçait leur haine à notre égard, si François-Albert Angers parlait de leur hargne et de leur haine et dit qu'elles montent à notre endroit, c'est pour signaler l'urgence (qu'il y avait aussi du vivant de Brunet) qui persiste de plus en plus, à nous affirmer ce que nous sommes. Angers le dit

clairement partout où se regroupent les nationalistes. « Il est urgent dit-il, que nous posions mieux notre volonté d'indépendance sur ses véritables bases pour forcer nos adversaires à reconnaître notre bon droit — au risque pour eux de perdre la face aux yeux du monde entier. » Les Nations unies reconnaissent les bons droits historiques. Les Français les premiers ont apporté la civilisation au Canada. Je ne suis pas seule, au contraire, à rappeler que des peuplades disparates vivant à l'âge de pierre ne font PAS une civilisation. Des civilisations, il y en a eu en Amérique. Au Mexique, au Yucatan, au Guatemala, au Pérou, en Colombie... Le sieur Ovide Mercredi non plus qu'aucun de ses cousins d'ici ne sont des descendants de Montézuma. (Ancien orthographe).

LA CHAMBRE VERTE — Qu'irais-je faire en la mémoire de ma mère où mon présent n'existe guère ? En sa chambre au tapis vert chiné, qu'allai-je faire ? me blesser ? / L'image d'une enfance noire et grise, le miroir me la jetait en plein visage, et toute chose portait pointe, même l'espoir. / D'un coup vert, rouge et doré me fait présent, me tend la fleur par la corolle tige devant... / Il est comme une impossibilité de dire... Il est comme un obstacle à vivre... Il n'est que bras fermés face au repentir. Il n'est d'yeux ni d'oreilles que les miens en cette chambre où je scrutais mon devenir... / Et la campagne

étourdissante — colibris et frelons murmurant à la rose — imprègne encore l'enfant perplexe, qui, dans la chambre aux vertes épinettes... attend, près de la sienne, une impalpable joue... (La Maison Chapéau, souvenirs. En préparation).

UNE PHOTO, un mot d'enfant, un voyage ramènent à la conscience un souvenir doux ; un souvenir âpre. Parfois on préférerait que ce qui a une fois brisé le coeur n'ait pas eu lieu. Et l'artiste ne peut pas vivre avec ces choses qui la rendent indifférente — un état funeste pour l'âme, incompatibles avec le pouvoir de perception. Il vaut mieux avoir mal, le savoir et le dire. Il en naît un poème, une oeuvre, en tout cas...

J'étais turbulente. J'avais fatigué, ennuyé ma mère. — Je ferai attention, maman ; pardonne-moi ! — Tu m'énerves ! Tu es harassante ! Laisse-moi ! Et la petite fille laissée à sa réflexion devant un miroir ancien qui lui renvoie comme en surimpression le visage aimant d'une vieille dame, cette enfant de neuf ans se dit qu'un jour, elle écrira tout cela. Elle sait d'instinct que le chagrin doit être partagé tout autant que la joie, (les émotions sont des fruits qui parfois ont besoin de longuement mûrir avant d'atteindre — forme, couleur et goût — à la sensation par tous reconnaissable et assimilable. Se reconnaître dans un chant, un récit, c'est communier à ce qui existe : le travail de l'artiste est un acte religieux.

L'Anglais qui voulait écrire des romans

Jean-Pierre
ISSENHUTH

▲ Poésies

CHURCH GOING

Philip Larkin
Solin, 1991

IL ÉTAIT une fois un Anglais qui voulait écrire des romans. Il en publia un (*Jill*), puis un autre (*A Girl in Winter*). Il en commença même un troisième. Tout semblait en bonne voie quand survint la panne dont cet Anglais ne devait jamais se consoler. En cinq ans d'efforts, impossible de terminer le troisième roman ! Alors il se rabattit sur les poèmes, ou plutôt les laissa venir. Désencombré des projets de romans, l'horizon intérieur leur livra passage. L'Anglais écrivit beaucoup de poèmes, dont personne ne voulait. À la fin de sa vie seulement, on le reconnut, on le célébra. Puis il mourut.

Du vivant de l'Anglais, plus de la moitié de ses poèmes étaient restés inédits. Après sa mort, on publia tout, et l'Angleterre s'en émut. C'est peu dire : elle en fut bouleversée. La seule année 1988 vit quatre réimpressions successives du livre. En 1989, deux autres, sans compter la reprise en collection de poche et l'édition américaine.

Ce petit conte résume plus ou moins la destinée de Philip Larkin (1912-1985), poète indépendant, bibliothécaire de son métier, qui trouvait on ne peut plus nuisible la collision entre la littérature, l'enseignement de la littérature, l'université et l'État. Donner dans cette collision, disait-il, lui aurait laissé la désagréable impression

« d'aller et venir en faisant semblant d'être lui ». Voilà pour la vie. Pour ce qui est de la poésie, il écrivait : « Comme tout art, elle est inextinguiblement liée au fait de donner du plaisir, il a perdu la seule audience qui vaille ».

Church going, édition bilingue, traduite et préfacée par Guy Le Gouffey, présente 65 poèmes de Larkin et se termine par un entretien de l'Observer avec lui. Dans ces poèmes, une seule grande préoccupation : la perte sous toutes ses formes, que ce soit celle, tout extérieure, d'une affiche barbouillée, lacérée et remplacée, ou celle, profonde, de la névrose dans les esprits « raidis par la rouille », « comme des machines à sous n'acceptant que des pièces tordues ». Larkin disait à ce sujet : « La perte est pour moi ce que les jonquilles étaient pour Wordsworth ». Au nombre des pertes, il faut inclure celle du roman. Le ton des poèmes rappelle un peu celui de Laforgue. Infatigable, le diagnostic de défaite va partout, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'à se tenir debout dans une église vide, muet, « creux, inculte », sans savoir ce qu'on y fait. C'est ce que montre *Church going*, le plus long poème du recueil.

A lire Larkin, on se demande si tout ce qui meuble et occupe communément la vie à la moindre valeur, y compris les livres. Il écrit : *Picole : / Les livres sont un tas de merde*. Il semble que personne n'ait pris au sérieux cette sentence, puisque, dit-on, « les vers de Larkin sont la propriété commune de quiconque en Angleterre lit un tant soit peu », phénomène qu'on n'avait plus vu depuis Tennyson, c'est-à-dire depuis un siècle.

Les poèmes de Larkin renvoient-ils à l'époque une image d'elle-même assez juste pour la tenir rivée devant

le miroir ? Je m'explique surtout l'engouement qu'ils suscitent par l'effet d'une sensibilité désarmante, qui sonne vrai. Le poète cerne parfaitement les contours de ce qu'il évoque, si bien que chaque poème, au sujet bien délimité, a une personnalité unique. Larkin, lui, explique son succès par l'évocation du malheur, dans lequel il voit le lot de presque tout le monde.

L'évocation du malheur n'exclut pas la variété. Elle laisse place à l'humour, à l'ironie, à des appels à la cordialité, à la compassion, à une tendresse discrète. Le poème qui suit montre que la poésie de Larkin n'est pas aussi unilatérale qu'il aimait le laisser entendre avec désinvolture : *Ma mère, qui déteste les oranges, / Soulève chaque jour d'été et le secoue / Avec méfiance, de peur que des essais / De lourds nuages noirs ne restent menaçants ; / Mais quand le temps d'août se gâte / Et que viennent les pluies et la gelée cassante / Qui aigrit l'air abandonné par les oiseaux, / Son allure inquiète de l'été s'en va. / Et moi, son fils, quoique né en été / Et amoureux de l'été, cependant / Me sens mieux quand les feuilles sont parties ; / Trop souvent les jours d'été ont l'air / D'emblèmes d'un bonheur parfait / Auxquels je ne peux faire face ; je dois attendre / Un temps moins assuré, moins riche, moins clair : / Un automne plus opportun*.

L'entretien qui termine le livre montre Larkin tourné vers ce qui compte : le poème lui-même. Quant aux divagations sur la poésie et sa genèse, qui occupent tout un petit monde parastitaire et stérile, il lui suffisait de constater qu'un poème « vient ». Parfois, c'est instantané. Parfois, c'est l'affaire de longs mois. Voilà tout ce que l'expérience lui avait appris.

POUR VOIR LE MONDE D'UN AUTRE ŒIL...

guide

RESSOURCES

JUIN 1992

LES RESCAPÉS DE L'AU-DELÀ

Des milliers de gens ont fait des « expériences de mort imminente » et ont visité l'éternité aller-retour...

MIA ET KLAUS
Les moissonneurs de lumière

PAIX
L'appel du Mohawk

INTÉGRATION POSTURALE
Une thérapie qui met les mains à la chair

Disponible en kiosque ou sur abonnement: (514) 923-9381, 1-800-665-7651



Lisette MORIN

▲ Le feuilleton

DIALOGUES DU DÉSIR

Pascal Lainé
Paris 1992, Robert Laffont, 280 pages

POUR, JE LE CRAINS, un grand nombre de lecteurs et un plus grand nombre encore de cinéphiles, Pascal Lainé est l'auteur d'un roman qui s'appelle *La Dentellière* et Claude Goretta, le réalisateur suisse du film du même nom, tourné en 1977.

Pour qui a le goût, ou l'obligation professionnelle, de suivre plus attentivement la production romanesque et cinématographique, Lainé et Goretta sont des complices fort efficaces : ils ont récidivé, en 1980, avec *La Provinciale* et s'apprent à nous offrir bientôt *Diner d'adieu*, le romancier et le cinéaste ne se lassant pas, comme l'écrivait récemment (le magazine *Lire*, mai 1992) Claude Goretta, de « poser de l'ombre sur la pellicule »

ou, comme Lainé, « sur le papier ».

Oublions les livres qui deviennent des films pour reconnaître l'extrême diversité de l'oeuvre de Pascal Lainé. Au *Dictionnaire* de Jérôme Garcin, récusant l'opinion de la critique qui croit ne voir en lui qu'un romancier « spécifiquement français, illustrant la veine réaliste, voire sociale et didactique du roman populiste », cet écrivain, né en 1924, préfère s'affirmer comme « la réincarnation de Robert Musil (mort la même année) en s'employant à poursuivre l'oeuvre commencée au début du siècle ». Lainé croit même poursuivre la carrière de l'élève Törless, devenant professeur dans *L'Irrévolution* (1971).

Comme on ne peut pas tout lire, tant s'en faut, de la presque vingtaine d'ouvrages de ce prolifique romancier, je n'ai de souvenirs persistants, depuis *B. comme Barabbas*, *L'Irrévolution*, *La Dentellière*, que *Jeanne du bon plaisir* ou *les Hasards de la fidélité* (1984) et *Les Petites égarées* (1988). J'en veux même un peu à Pascal Lainé de ne pas encore nous avoir donné la suite de ces « petites égarées », après nous l'avoir

néanmoins annoncé. Mais j'allais oublier cet essai autobiographique, rempli de charmante nostalgie, dans la collection *Le Chemin*, de chez Gallimard (1978), intitulé *Si on partait*, et du début du chapitre 3, qui commence ainsi : « Longtemps je me suis levé de bonne heure. L'école communale était à trois sections de l'autobus no 43 de chez nous et ma mère ne voulait pas que j'aille si loin tout seul »...

Ce n'est pas une si tendre enfance, le retour au chemin des écoliers, qui nourrit le dernier roman de Lainé : *Dialogues du désir*. Le vert paradis, ici, s'est un peu fané, et, se retrouvant pour des vacances de ressourcement dans un village du nord de la Pologne, les trois artistes parisiens sont au mitan de la vie. Ce qu'ils se racontent, par la voix d'un seul narrateur qui laisse néanmoins s'exprimer les deux autres par la grâce des guillemets, a trait à leurs premières amours que viendront « actualiser » deux flambées de passion pour le peintre Ronsac, et pour le narrateur lui-même, qui pourrait fort ressembler à Goretta, puisqu'il est metteur en scène. La petite Polonaise, prénommée Henia,



Pascal Lainé

servira de modèle sans pourtant devenir une énième conquête du tombeur que fut ce vieux galopin. Quant à Gaby, l'écrivain qui a choisi cette maison et ce pauvre village, on

ne saura qu'à la fin la raison profonde de ce choix. Qu'il faut bien se garder de vous révéler, le roman de Lainé étant malgré tout fertile en rebondissements et en épisodes divers, tous reliés aux amours et aux troubles amoureux des trois amis.

Lainé, qui sait y faire, a même glissé dans une histoire, qui pourrait être plutôt fleur bleue, un interlude brûlant, entre le narrateur et une « châtelaine » tout ce qu'il y a de plus torride, autrefois respectueuse qui aura profité de son mari, sorte de policier et d'indicateur très « possible » en régime communiste, pour accumuler dans ce palais délabré d'innombrables possessions mobilières et vestimentaires.

Autre idylle tout à fait amusante : l'infirmière de la maison de retraite, prénommée Tatiana, qui s'ennuiera un peu moins d'avoir rencontré, — il y a longtemps, un jeune Français en séjour d'apprentissage chez les jeunes communistes.

Ces trois Français, en Pologne redevenue libre, mais encore mal dégagée du carcan communiste, se racontent l'histoire de leur premier baiser en palabrant longuement. On se croirait dans un film de Rohmer, s'il n'y avait — pour alimenter les

conversations — un curé alcoolisé, le père Adas, qui discourt à sa façon sur l'Occident pervers. « Ce monde-ci n'est pas plus vrai que l'autre ! s'indigne le vieil homme. Vos Disneyland et leurs créatures de carton pâte ou vos filles à poil ne sont pas plus réelles qu'autrefois le défilé des travailleurs sur la place Rouge ! »

À quoi, en fin de compte, aura servi ce séjour en terre lointaine et misérable pour les trois amis ? « C'est dans un étrange pays, en vérité, se dit le narrateur, que Gaby nous a fait venir. Dieu doit s'y être retiré comme nous pour réfléchir à la Création, et de temps à autre on voit qu'il a corrigé dans la nuit son oeuvre ».

Dialogues du désir se lit sans ennui, et même avec suffisamment d'intérêt pour ne pas quitter ce trio de Français prolifiques avant la dernière page. Il est indiscutable que Pascal Lainé a suivi le conseil que lui donnait sa mère : « Si tu n'apprends pas à écrire, tu cassera des cailloux, au bord des routes. » Il écrit donc fort bien, mais quelquefois un peu trop longuement. Un retour à la presque sécheresse de *La Dentellière* me semble indiqué.

Baisers ardents au clair de lune

LE VIEUX QUI LISAIT DES ROMANS D'AMOUR

Luis Sepúlveda
Traduit du Chilien François Maspero
Éditions A.M. Métailié, 132 pages.

Marie-Claire Girard

LA GRANDE littérature est une bénédiction trop rare, on devrait s'offrir ce luxe dès qu'il montre le bout de son nez et avec *Le vieux qui lisait des romans d'amour* on ne risque pas de se tromper ; François Maspero, en traduisant le roman de Luis Sepúlveda nous sert sur un plateau d'argent quelque chose unique, plein de sève, de vie et de tendresse et dont la tristesse retenue continue de nous hanter longtemps après que le livre soit refermé.

C'est l'histoire du vieux, ami des indiens Shuars d'Amazonie, habitant un bled perdu sur les bords du grand

fleuve ; le vieux a appris à vivre et à chasser avec les indigènes et il sait respecter les créatures composant l'univers complexe de la forêt. Après avoir réalisé, à un âge assez avancé, qu'il savait lire, le vieux (qui n'en revient d'ailleurs pas) se prend d'un intérêt forcené pour les romans d'amour. Pour lui le plaisir de la lecture est indéfectiblement lié à des descriptions romantiques et à un sentimentalisme sirupeux où les protagonistes doivent souffrir terriblement avant de triompher de tous les obstacles pour enfin vivre leur grande passion. C'est le dentiste du patelin (qui d'ailleurs mériterait davantage le titre d'arracheur de dents) qui lui fournit des romans d'amour achetés lors de ses périples en ville, et le vieux n'a de cesse que de lire des paragraphes vantant les mérites des baisers ardents donnés au clair de lune dans une gondole à Venise.

Mais dans la jungle amazonienne, il n'y a pas que des romans d'amour : une femelle ocelot, dont un gringo a tué les petits et blessé le mâle, se venge en attaquant hommes et bêtes. Le vieux, qui connaît la forêt et les animaux comme personne, fera partie de l'expédition punitive en compagnie d'un groupe de villageois dirigés par un maire adipeux et suant mépris de tous.

Le vieux qui lisait des romans d'amour est un roman sur l'écologie, sur l'alphabétisme, sur la destruction de la forêt amazonienne, sur le pouvoir dévolu par des idiots et sur l'opposition entre nature et culture, tous thèmes chers à notre monde moderne et occidental. Sauf qu'il n'y paraît pas une seconde : sous le couvert de l'humour, de l'affection portée aux personnages, d'une observation fine et d'un humanisme songeur, Luis Sepúlveda fait passer bien plus que toute la littérature pamphlétaire pro-en-

vironnementale du monde entier. D'un monde où la violence et la subtilité se côtoient constamment l'écrivain tire une morale de l'homme debout : alors que le vieux pourrait simplement être celui qui est débarqué dans ce monde par inadvertance, il fait au contraire figure d'emblème et devient le personnage singulier et attachant qui refuse de rêver en silence, partageant à la fois ses connaissances de la forêt vierge et ses réflexions sur Venise qui semble être une ville bien étrange avec des rues où se promènent des espèces de pirogues.

Ce roman est un magnifique exemple du talent que peut manifester un écrivain intelligent, un écrivain qui a su allier la vertu du rire et l'impact de l'émotion avec une toute petite note de désespoir qui rend *Le vieux qui lisait des romans d'amour* absolument inoubliable.

Ennuyeux comme un bibelot

SONATINE POUR UN PETIT CADAVRE

Marie Rouanet
Climats, Castelnau-le-Lez,
1992, 77 pages

Hervé Guay

DU POLAR, *Sonatine pour un petit cadavre* de Marie Rouanet, n'a que le titre et un petit côté puzzle. Quant au reste, le ludique et l'action en sont évacués. Remplacés par des descriptions rigides qui se jouxtent les unes aux autres.

Breloques et brocante se disputent ces pages, où la marchandise règne et où même les personnages semblent de faïence. La poussière, l'usure, le passé régressent une famille pétrifiée dont les activités se répètent uniformes. Mère, sœur, frère, mari font partie du magasin d'antiquités dont ils dépendent. Jusqu'aux

parties de leur corps qui deviennent une extension du lieu.

« Son cou, ses oreilles, ses doigts, ses revers, ses poignets ne sont que des présentoirs. Tout est à vendre sur elle, même sa pochette brodée et quand l'affaire est faite, elle tend à l'acheteur un pendentif, un collier, encore tièdes. »

En fait, les personnages se fondent tellement au décor qu'il est quasi-impossible de les en extraire. Si immobiles, mesquins, au milieu du marchandage environnant, qu'un mannequin soutiendrait leurs habits et leur histoire avec la même vraisemblance.

Quand les larmes surviennent, inopinées, à cause du cadavre, ce pourrait être indifféremment quelques gouttes de pluie qui tombent dans une carafe tant ceci et cela s'égale dans cet univers de bibelots. Le détail a beau faire figurer précisément

chaque accessoire, il ne s'y rattache qu'un prix, impersonnel, c'est peine perdue, trop peu, trop tard.

Cette famille provençale, moins différenciée que les nombreux brimborions près desquels elle vit, laisse indifférent, ennui à ce compte. À quoi bon énumérer et détailler tant d'objets — étrangers même à ceux qu'ils entourent — quand nul d'entre eux, de près ou de loin, ne suscite le moindre émoi. Pourquoi s'attarder, donc, à un décor poussiéreux où chaque chose est usée avant terme, prête à enterrer. La mort arrive ici en terrain connu. Il n'est pas surprenant que sa répercussion soit limitée.

Et pour coiffer ce récit où, volontairement, « il ne se passe rien », il fallait en outre une finale d'occasion. À savoir une voiture d'enfant déglinguée « à l'arrêt comme une barque morte ». Marie Rouanet fuit l'action et épie l'ordinaire en vain. Elle n'en

saisit que le commun tandis qu'erratique, son petit monde se referme sur lui-même.

LIBRAIRIE
HERMÈSde 9h à 22h
362 jours par année1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

J'aime les Bouquins... leurs prix aussi!

Tout sur le Graal et la Table ronde en un seul «Bouquins»
léger, souple et solide.

AUTRES TITRES DE
LA COLLECTION LITTÉRATURE:

- Émile Zola
- Alexandre Dumas
- Lovecraft
- Paul Verlaine
- Mille et cent ans de poésie française

1280 pages
24,95 \$

BOUQUINS

ROBERT
LAFFONT

Conçu et réalisé spécialement à l'occasion de la Quinzaine de la Pléiade 1992, l'*Album Prévert* vous est gracieusement offert par votre libraire pour tout achat de trois volumes de la Pléiade.
ATTENTION! LE TIRAGE DE L'ALBUM DE LA PLÉIADE EST LIMITÉ.

le plaisir des
Livres



Robert SALETTI
Essais
Québécois

LA PAROLE EN PUBLIC

(Savoir être, savoir faire),
Sous la direction de
Jacques Vermette
et Richard Cloutier,
Presses de l'Université Laval, 203 p.
QU'ONT EN COMMUN le politicien,

le professeur, le lecteur de nouvelles et le comédien ? Ils font de la parole en public un métier et, parfois, un art. Et ce n'est pas si facile. Des sondages font état de ce que la peur de parler en public, chez beaucoup de gens, devance la peur de la maladie ou celle des difficultés financières par exemple. Qui d'entre nous, en effet, ne se souvient des affres des premiers exposés à l'école, quand le trac nous tennaillait, que nous ne dormions pas, et que nous fixions l'horloge en débitant un texte bêtement appris par cœur ? Combien de fois avons-nous prié pour que l'instituteur ne nous

interroge pas, préférant le silence de l'ignorance à l'intransigeance du jugement ? Car tout est là, prendre la parole en public, c'est s'exposer à être jugé, c'est découvrir ce que nous pensons que les autres pensent de nous. Codirecteur de publication avec Jacques Vermette de *La parole en public*, le psychologue Richard Cloutier a un nom pour décrire ce qui est en cause dans ce conflit de perceptions : l'identité sociale personnelle.

La façon dont nous croyons être perçus et évalué par les autres est, selon Cloutier, à la base d'une « anxiété sociale » dont le trac et la timidité représentent la forme la plus visible. Vous sentez-vous fiévreux avant de passer une entrevue pour un emploi ? Devenez-vous maladroit quand vous savez que vous êtes filmé ? Perdez-vous vos moyens habituels si une personne du sexe opposé vous aborde par surprise ? Préférez-vous arriver tôt dans un party de manière à rencontrer les gens un à un ? Si vous avez répondu oui, il y a une bonne et une mauvaise nouvelle pour vous. La bonne, c'est que vous n'êtes pas

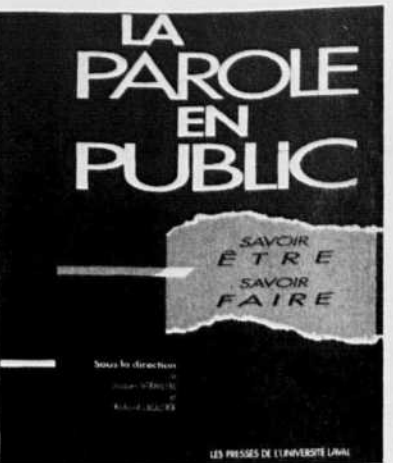
insensible aux autres. La mauvaise, c'est que vous ne réagissez pas aussi positivement que vous le pourriez. Alors peut-être connaissez-vous mal les enjeux personnels et situationnels dont votre image publique est l'objet ? C'est une maigre consolation, mais vous n'êtes pas seul.

L'anxiété sociale étant le malaise que nous éprouvons lorsque nous croyons que notre image n'est pas celle que nous souhaitons projeter, nous mesurons l'importance de l'exercice de la parole publique pour un peuple qui se cherche. Si l'on se fie à ce que l'on entend à la radio et à la télévision, il y a de quoi être anxieux. Sans même s'arrêter aux élucubrations verbales de nos commentateurs sportifs — pour qui la glace est en bonne condition physique ou le vent, ce soir-là, immobile —, il n'y a qu'à écouter les journalistes des informations générales (à Radio-Canada comme ailleurs) quand ils doivent improviser pour se rendre compte combien l'art oratoire est en voie d'extinction.

L'un des éléments qui ressortent

le plus de ce recueil sur la parole en public où interviennent des spécialistes aussi différents qu'un phoniatre, un pharmacologue, un linguiste, des communicateurs et des conseillers en orientation, est justement le fait que l'art oratoire n'est pas qu'une question de connaissance de la langue. L'expression doit obéir aux circonstances bien sûr mais également à une sorte de nécessité intérieure. Il faut jusqu'à un certain point, comme le dit si joliment Denis Pelletier, « laisser le dire se faire », le locuteur devenant en quelque sorte un lieu de passage par où le contenu de son discours trouve sa voix : « c'est en ce sens que la présence d'un autre nous met en état de révéler davantage à nous-mêmes ce que nous pensons intimement ». C'est le genre de grâce que l'on souhaite à nos politiciens.

Au-delà des trucs et exercices proposés qui donnent au recueil un petit côté didactique parfois agaçant, *La parole en public* propose donc, comme son sous-titre l'indique, une philosophie du savoir-être et du



savoir-faire. La parole, surtout sociale, n'est pas autonome. Comme l'avait remarqué le sociologue américain Erving Goffman, il ne faut pas perdre de vue que les locuteurs publics nous viennent équipés de corps, et que les corps peuvent parfois produire des effets perturbants sans rapport (apparent du moins) avec le courant du discours. Que le locuteur puisse en tirer profit pour donner à son intervention davantage de cohérence et de rythme (au sens musical), voilà le secret de l'art oratoire et d'une meilleure connaissance de soi.

MON MONTRÉAL À MOI

La Corporation des Célébrations du 350^e anniversaire de Montréal et l'Union des écrivains et des écrivains québécois vous invitent à participer au concours "Mon Montréal à moi". 30 ouvrages rendant hommage à Montréal ont été sélectionnés dans différentes catégories par un jury formé à cet effet. Ces 30 ouvrages, dont six seront primés par le jury, constituent la PETITE BIBLIOTHÈQUE DU PARFAIT MONTRÉALAIS. Un septième ouvrage sera primé par le public. Nous vous invitons donc à voter pour le livre de la "PETITE BIBLIOTHÈQUE" que vous préférez. Le titre qui recueillera le plus de voix s'ajoutera aux six ouvrages couronnés par un prix et pour lesquels les auteurs recevront une bourse de 2,000\$ lors de la cérémonie officielle de remise des prix en septembre 1992. En votant, courez la chance de remporter le premier prix offert par LE DEVOIR, soit "LA PETITE BIBLIOTHÈQUE DU PARFAIT MONTRÉALAIS", constituée par les 30 ouvrages sélectionnés par le jury ou l'un des 20 lots des sept livres primés. Les noms des gagnants seront tirés au sort en septembre au moment de la remise des prix. Les coupons de participation seront publiés dans Le Devoir, les lundi, mercredi et samedi.

FICTION (PROSE, POÉSIE ET THÉÂTRE)

Les Belles-Sœurs
Michel Tremblay, Leméac Éditeur
Bonheur d'occasion
Gabrielle Roy, Les Éditions intercontinentales Alain Stanké
Une certaine fin de siècle
Claude Beausoleil, Éditions du Noroît/Castor Astral
Ces spectres agités
Louis Hamelin, XYZ éditeur
Les Fridolinades (tome 1)
Gratien Gélinas, Les Quinze, éditeur
La grosse femme d'à côté est enceinte
Michel Tremblay, Leméac Éditeur
La Jument des Mongols
Jean Basile, Éditions de l'Hexagone
Maryse Francine Noël, VLB Éditeur
Le Matou
Yves Beauchemin, Éditions Québec/Amérique
Le Nez qui vole
Rajean Ducharme, Éditions Gallimard
La petite patrie
Claude Jasmin, Éditions La Presse
The Apprenticeship of Duddy Kravitz
Mordecai Richler, McClelland & Stewart
The Other Language
English Poetry of Montreal
Anthologie présentée par Endre Farkas
The Muses Co./La compagnie des muses
Two Solitudes
Hugh MacLennan, Macmillan of Canada
Zone, Marcel Dubé, Leméac Éditeur

LITTÉRATURE JEUNESSE

Ah! belle cité! / A beautiful city
Stéphane Poulin, Les Livres Tondra
Alfred dans le métro
Cécile Gagnon, Les Éditions Héritage
Les catastrophes de Rosalie
Ginette Anfosse, Les Éditions de la courte échelle
Un serrurier en Nouvelle-France
Danielle Pigeon et Hélène Charlebois-Dumais, Éditions du Méridien
Le visiteur du soir
Robert Soulières, Éditions Pierre Tisseyre

ESSAI, OUVRAGE HISTORIQUE ET ALBUM D'ART ET DE PHOTOS

L'architecture de Montréal
Sous la direction de Raymonde Gauthier
Éditions Libre Expression/
Ordre des architectes du Québec
Guide des styles et des bâtiments:
L'architecture de Montréal
François Robillard et Brian Merrett,
Éditions du Méridien
Histoire de Montréal depuis la confédération
Paul-André Linteau Éditions du Boréal
Marie-Gérin-Lajoie,
de mère en fille, la cause des femmes
Hélène Pallatier-Bailargeon, Éditions du Boréal
Montréal
Michael Drummond et Michel Tremblay,
Éditions Hurtubise HMH
Montréal en prose
Anthologie présentée par
Nathalie Fredette, Éditions de l'Hexagone
Montréal, esquisse de géographie urbaine
Raoul Blanchard, VLB Éditeur
Montréal, son histoire, son architecture (tome 1)
Guy Pinard, Éditions La Presse
Montréal, une esquisse du futur
Jean-Claude Marsan, I.Q.R.C.
Promenades littéraires dans Montréal
Monique LaRue et Jean-François Chassay,
Éditions Québec/Amérique

L'ouvrage que je préfère parmi les 30 titres de la

La petite bibliothèque

est le suivant:

Titre:

Auteur:

Éditeur:

Voici mes coordonnées:

Nom:

Adresse:

Ville:

Code postal:

Téléphone:

Vous pouvez déposer votre coupon de participation dans l'une des bibliothèques ou librairies ci-dessous ou le poster directement à l'Union des écrivains et écrivains québécois, C.P. 96, Succursale C, Montréal, (Québec) H2L 4J7.

Bibliothèque C.G.C., Bibliothèque Centrale, Bibliothèque Frontenac, Bibliothèque Georges-Vanier, Bibliothèque Maisonneuve, Bibliothèque Marie-Uguay, Bibliothèque Marcier, Bibliothèque Nationale du Québec, Bibliothèque Plateau Mont-Royal, Librairie Agence du livre, Librairie Champigny, Librairies Demarc (Dumay, Fleury, Complexe Desjardins), Librairies Demarc, Librairie du Square, Librairie Flammarion (Laurier), Librairie Flammarion (Angrignon), Librairie Gallimard, Librairie Hermès, Librairie Koffin, Librairie Renaud-Bray, Librairie Zone Libre.

350 ANS
MONTRÉAL fête
LE DEVOIR
le plaisir des
Livres

Amérique, quel nom étrange !

AMERIGO

Récit d'une erreur historique
Stefan Zweig
traduit de l'allemand
par Dominique Autrand
Éditions Belfond, 1992, 91 p.

Diane-Monique Daviau

« QUEL HOMME a donné son nom à l'Amérique ?

À cette question, le premier écolier venu répondra d'une voix ferme, sans avoir à réfléchir : Amerigo Vespucci.

En revanche, même les adultes se montreront hésitants et perplexes si on leur pose la seconde question, à savoir : pourquoi a-t-on utilisé, pour baptiser cette partie du monde, le prénom d'Amerigo Vespucci ? Parce que Vespucci a découvert l'Amérique ? »

Ainsi commence *Amerigo* de Stefan Zweig, récit d'une erreur historique qui allait, pour ainsi dire, changer la face du monde. Écrit en 1941 et publié en Allemagne en 1944 après la mort de Zweig, ce petit récit se lit d'un trait mais demande tout de même une bonne dose de concentra-



tion, car c'est un enchevêtrement de hasards, d'erreurs et de malentendus que Zweig recrée pour nous, en démantant un à un les fils de l'écheveau pour conduire son récit un peu à la

Berlin après le mur

DERNIÈRE DANSE SUR LE MUR

Robert Darnton,
Berlin, 1989-1990
Paris, Éditions Odile Jacob

Marcel Fournier

TOUT SEMBLE rentré dans l'ordre. Des élections ont été organisées, les deux Allemagnes ont été réunifiées, les Mercedes ont remplacé les Trabis, le Mur a été démolí. Tout cela s'est passé si rapidement... On oublie déjà qu'une Révolution a eu lieu en Allemagne de l'Est.

Historien de réputation internationale et professeur à l'Université Princeton, Robert Darnton était à

Berlin en 1989-1990; il s'est transformé en journaliste, pour ne pas dire en ethnographe, et a observé en direct le déroulement des événements historiques : les manifestations à Liepsig et à Berlin, les réfugiés à l'Ambassade de Prague, la chute du Mur le 9 novembre 1989, le sac des locaux de la Stasi, etc. Pour le chercheur qui, comme plusieurs Américains, avait toujours considéré les Allemands avec peur et haine, ce fut le choc : « La révolution tranquille de 1989 a fait plus que libérer les Allemands des derniers vestiges de plus d'un demi-siècle d'un régime dictatorial. Elle nous a libéré de ce que nous pensions d'eux » (p. 21).

Un tel ouvrage aurait pu n'être qu'une chronologie des événements

en 1989 et 1990. Darnton est certes soucieux de bien présenter les principaux faits, mais il veut aussi comprendre comment fonctionnait l'ancien système. État policier, censure — et surtout comment les gens ont vécu les changements. Tout l'intéresse : les conditions de vie de ses collègues universitaires, le système de troc mis en place par des mécaniciens, les histoires amusantes que l'on se raconte dans les pubs sur les Trabi, la campagne électorale dans un village, etc. Darnton laisse voir que rien n'était simple dans ce monde étrange situé de l'autre côté du Mur; il montre aussi toutes les différences qui séparaient les cultures politiques et les visions du monde (conception du travail, de

l'argent) des deux Allemagnes. Lui-même surpris qu'en un an autant de changements aient pu se produire, que l'union des deux pays se soit faite sans trop de heurts, il n'hésite pas à rendre un hommage « à l'esprit d'invention infini de gens ordinaires dans des situations extraordinaires » (p. 274).

Comme il l'a démontré dans ses écrits même les plus savants, Darnton a l'art du récit : son ouvrage relève tout à la fois du documentaire, du témoignage et du roman. Il n'a pas voulu faire oeuvre d'historien, mais il laisse à ceux qui voudront écrire l'histoire un document d'une grande qualité et d'une grande sensibilité.

Loin du monde

réformes de l'Eglise mises en oeuvre par le tsar Alexis et le patriarche Nikon, en 1653. « À ce nom, ils crachent et se signent de deux doigts. »

Le reniement de ces « antéchrists à visage humain » signifiait « le refus du tsar, des lois gouvernementales, de l'argent, du service militaire, des passeports et de tous les papiers officiels »; toutes choses dites *seculières*, par opposition à la vie religieuse, à la vie d'ermite. Et, chaque nouvelle rumeur d'un recensement prochain signifiait un nouveau départ; il fallait vivre sans contact avec le monde, à l'abri du siècle. L'Isba des Lykov figurait toutefois, en 1945, sur les cartes des géologues et des topographes; par la suite, ils vécurent retranchés de tous regards. « Ils font le feu au silex. Ils s'éclairaient avec des mèches de bois... Nu-pieds l'été, chaussés d'écorces de bouleau l'hiver. »

En février 1982, grâce à une note de service et au rapport d'une expédition de géologues, Vassili

Peskov est informé de l'existence des Lykov. Journaliste à la *Komsomolskaïa Pravda*, il décide de les rencontrer, intrigué par ce qu'on lui décrit comme étant un mélange de préhistoire et de Russie d'avant Pierre le Grand. Jusqu'en 1991, il les visitera une fois l'an; la somme de ces rencontres, de ces échanges, est consignée dans son recueil *Ermites dans la taïga*.

D'une survie dans un contexte presque primitif, le quotidien est fait d'un mélange de prières, de lecture des livres d'Eglise et d'une lutte véritable pour une maigre survie. L'envoûtement de ce recueil tient à l'évocation saisonnière de celle-ci : les semences, les récoltes et ce que le corps endure. Chaque nouvelle rencontre de Vassili Peskov et des Lykov commence irrémédiablement ainsi. Ensuite, sont mentionnés les événements, « aussi espacés en cette contrée que les pins rabougris qui poussaient sur les marécages » : disette de 1961, mort de la mère, construction d'une nouvelle cabane, entrée en service des bottes de cuir;

enfin, « le jour de panique où l'on perdit le décompte du temps ». Car, il faut chaque matin déterminer « quel jour vivons-nous », et ce, suivant le calendrier byzantin d'avant Pierre le Grand.

Les reportages publiés par Vassili Peskov éveillent un certain intérêt, des membres de la famille des Lykov se sont manifestés. Parce qu'elle ne connaissait le siècle qu'au travers des récits de ses aînés, Agafia surmontera les refus de son père et répondra à l'invitation de ses proches parents (« Je veux voir comment vivent les hommes... »). À la mort du père, elle tentera de vivre parmi des religieuses (« Ells n'ont de soucis que pour le corps éphémère, mais pas une pensée pour le salut de l'âme. »). Mais, tout comme chez les membres de sa famille, des manquements à la foi et des mécontentements quant à la fermeté des principes religieux la poussent à rentrer dans son ermitage, ne cherchant pas à fuir une solitude; elle ne le peut ni ne le veut.

L'ÉTÉ 1992 EST ENFIN ARRIVÉ!

RÉSERVATIONS PUBLICITAIRES

842-9645

Dates de tombée le 9-16 juin 1992

Le Plaisir des Livres se prépare à prendre la route des vacances. Joignez-vous à nous pour offrir à nos lecteurs un peu de rêve et d'aventure. Le **13 juin**, nos collaborateurs feront leurs suggestions de lectures d'été. Le **20 juin**, ce sera au tour des libraires, d'auteurs et d'autres passionnés de littérature.

PARUTIONS

le 13 et 20 juin
DANS
LE DEVOIR